Prix : 1 fr. 50 c.

COLLECTION A 1f.50.

ANTHOLOGIE SATIRIQUE

LE MAL
QUE LES POËTES ONT DIT
DES FEMMES

PAR

P.-J. MARTIN ET LARCHER

Les poëtes ont beaucoup moins médit des femmes que les prosateurs. — Cela s'explique : tout poëte est femme par mille côtés.

P.-J. STAHL.



HISTOIRE ROMANS



LIBRAIRIE
J. HETZEL ET Cie

ANTHOLOGIE SATIRIQUE.

BRUXELLES. — TYPOGRAPHIE DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

P.-J. MARTIN ET LARCHER.

ANTHOLOGIE SATIRIQUE

LE MAL QUE LES POETES ONT DIT DES FEMMES.

Les poëtes ont beaucoup moins médit des femmes que les prosateurs. — Cela s'explique, tout poëte est femme par mille côtés.

P.-J. STAHL.



PARIS
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE MAGNIN, BLANCHARD ET COMPAGNIE
59, rue Saint-Jacques.

1858



PRÉFACE.

Depuis près d'un siècle déjà, les poëtes ne font presque plus d'épigrammes contre les femmes. Il est donc temps d'en établir le bilan. C'est ce qui a été fait dans ce recueil, et de manière, nous l'espérons, à ce que ce livre, aussi complet que possible en son genre, soit le dernier sur cette matière.

Nous mettons ce petit ouvrage sous la protection des femmes, qu'il a la prétention d'attaquer. Nous sommes persuadés qu'elles seront les premières à rire des traits impuissants dont il se compose. D'ail-

leurs, un moraliste contemporain l'a dit : « Médire des femmes, c'est médire des hommes, les deux sexes sont solidaires ; » en s'évertuant contre les femmes, les poëtes, à moins qu'ils ne forment un sexe à part et spécial, n'ont pu que se frapper eux-mêmes.

L. Martin et Larcher.

I

LES FILLES D'ÈVE.

UNE INTERPRÉTATION DE LA BIBLE.

Pour triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent, cauteleux et madré,
Tenta la femme, et la femme, parjure,
Fit parjurer l'homme inconsidéré.
Mais que nous a Moïse figuré
Par ce récit? Le sens en est palpable :
De tout temps l'homme à la femme est livré;
Et de tout temps la femme l'est au diable.

— J.-B. ROUSSEAU. —

LES FEMMES IRONT-ELLES EN PARADIS?

Un vieux druide autrefois assurait
Qu'en paradis nulle femme n'irait :
« Car, disait-il, le maître du tonnerre,
Dont la sagesse éclaire la bonté,
Peut-il sauver, sans blesser l'équité,
Celles qui font damner toute la terre? »

— DESTOUCHES. —

LA BONNE FILLE.

« De mes désirs te plaît-il de permettre
L'aveu craintif? — Ma mère le saura.
— Reçois, du moins, cette amoureuse lettre...
— Si je la prends, ma mère la lira.
— Souffre un baiser sur tes lèvres de roses...
— J'appellerai ma mère si tu l'oses! »
Hors de lui-même, il ajoute à ce point :
« Et si d'assaut mon feu te violente?
— Las! répondit la vierge un peu tremblante,
Elle en mourrait : je ne lui dirai point. »

— LEMERCIER. —

LA VENGEANCE.

« Vous répondrez, ô corrupteurs de filles,
Disait en chaire un docteur véhément,
Vous répondrez de toutes peccadilles
Qu'elles feront avant le sacrement ;
Punis serez au jour du jugement
D'avoir au mal femelle façonnée. »
La jeune Alix, qu'un amant peu content
Depuis huit jours avait abandonnée,
S'écria : « Bien ! j'en ferai tant et tant,
Que du fripon l'âme sera damnée. »

— Grécourt. —

LA VERTU DES FEMMES.

Voilà quelle est souvent la vertu d'une femme :
L'honneur, peint dans ses yeux, semble être dans son âme.
Mais de ce faux honneur les dehors fastueux
Ne servent qu'à cacher la honte de ses feux.
A son amant chéri prodiguant sa tendresse,
Ses yeux n'ont pour autrui qu'une austère rudesse ;
Et l'amant rebuté prend souvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

— Voltaire. —

TOUT EXCEPTÉ.

Excepté beaucoup d'art et de légèreté,
Un peu de médisance, assez de vanité,
Un soupçon de caprice et de coquetterie,
Un grain d'entêtement et deux de jalousie,
Quelques petits accès d'irritabilité,
Qu'on décore du nom de sensibilité...
... Excepté l'excès de leur parure,
Qui, bien loin d'embellir leurs traits, les défigure...
... Excepté leur sourire apprêté,
Leurs mines, leurs langueurs, leur migraine; excepté
Le vide de leurs cœurs, le néant de leurs âmes...
. . . . J'estime assez les femmes.

— DEMOUSTIER. —

LES FEMMES NE FONT QU'ÉCHANGER LEURS DÉFAUTS.

Dans l'arrière-saison, on ne fait que changer;
Du monde, qui nous quitte, on cherche à se venger,
Du plaisir qui nous fuit, des défauts qu'on regrette,
Auxquels on voudrait bien être encore sujette.
Alors, par désespoir et par nécessité,
On se masque, l'on prend un air d'autorité;

On se croit vertueuse, en voulant le paraître;
Pendant qu'au fond du cœur on néglige de l'être,
Qu'on se fait, au contraire, un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain.
L'esprit de charité paraît une faiblesse,
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse.
Ainsi, chaque âge apporte un travers différent,
On échange un défaut contre un autre plus grand.

— La Chaussée. —

LES JEUNES FILLES ET LES OISEAUX.

Vous qui gardez de jeunes filles,
Pour les tenir sous le scellé,
Employez les clefs et les grilles
Tant que leur cœur n'a pas parlé!
Mais, dès que l'amour les engage,
Adieu les grilles et les clefs:
C'est songer à fermer la cage
Quand les oiseaux sont envolés!

— Scribe. —

PROVERBE.

Femme rit quand elle peut
Et pleure quand elle veut.

— *Proverbe du* XVI*e siècle* —

POUR METTRE DEVANT LES HEURES DE LA VICOMTESSE D'AUCHI.

Tant que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour,
Vous n'aurez point miséricorde.
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux :
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous ?

— MALHERBE. —

LES TROIS BAISERS.

Alcidon, contre sa bergère,
Gagea trois baisers que son chien
Trouverait plutôt que le sien
Un flageolet caché sous la fougère.
La bergère perdit ; et, pour ne point payer,
Elle voulut tout employer.
Mais, contre un tendre amant, c'est en vain qu'on s'obstine,
Si, des baisers gagnés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

— MADAME DESHOULIÈRES. —

(XVIIe *siècle*.)

DÉFINITION DE LA FEMME.

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours se mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

— MILLEVOYE. —

SUR LES FEMMES FAIBLES.

... Il est des femmes de bien
Femmes, qui plus est, d'importance,
(Et, Dieu merci, sans conséquence),
Qui, pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienséance.
De ces dames-là, j'en conviens,

J'use ou j'abuse en conscience
Sans jamais me reprocher rien ;
Le mari même m'en dispense.
Je sais trop ce que l'on leur doit
Pour me permettre un sot scrupule ;
C'est une bague qui circule
Et que chacun met à son doigt.

— DORAT. —

LE MONDE TEL QU'IL EST.

. . . .
. . . .

Ah ! grâce aux dieux, tout est en France
D'une honnêteté, d'une aisance !
Nos belles ne font plus languir
Dans les siècles de l'espérance ;
Le roman est près de finir
A l'heure même qu'il commence.
Nous avons l'éclair du plaisir,
Les bluettes, l'effervescence ;
On rit de l'antique constance ;
Tout s'abrége, jusqu'au désir :
On s'était pris sans conséquence,

On se quitte sans se honnir :
Aussi, quels nœuds et quelle flamme!
C'est un concert délicieux.
Tout chevalier, selon ses vœux,
Peut, sans encourir aucun blâme,
Vingt fois le jour trahir ses feux :
On n'en meurt pas... Sa chère dame
Le lui rend vite... et c'est tant mieux.

— Madame de Bourdic-Viot. —

PORTRAIT DES FRANÇAISES.

Tous vos goûts sont inconséquents ;
Un rien change vos caractères ;
Un rien commande à vos penchants.
Vous prenez pour des feux ardents
Les bluettes les plus légères.
La nouveauté, son fol attrait,
Vous enflamme jusqu'au délire ;
Un rien suffit pour vous séduire,
Et l'enfance est votre portrait.
Qui vous amuse vous maîtrise,
Et vous n'aimez que par surprise.
Vous n'avez toutes qu'un jargon
Bien frivole, bien incommode.

Si la raison était de mode,
Toutes auriez de la raison.

— La comtesse DE BEAUHARNAIS. —
(XVIII[e] *siècle.*)

LES FEMMES.

Sexe charmant, dans votre chaîne,
Votre puissance nous entraîne :
Vous nous blessez là.
Pour satisfaire vos envies,
Combien faisons-nous de folies !
Vous nous timbrez là.
Votre dépense non bornée
Fait que, vingt fois dans la journée,
Il faut fouiller là ;
Mais, malgré ce qui nous en coûte,
Il vient un rival qu'on écoute,
Vous nous plantez là.

— PANARD. —

LES NOMS DE BAPTÊME.

Les noms ne font rien à la chose :
On citait quatre sœurs chez nous,

Angélique, *Constance*, *Rose*,
Aimée; est-il des noms plus doux?
Aimée était loin d'être aimable,
Rose avait quarante printemps,
Angélique faisait le diable,
Et *Constance* avait quatre amants.

— OURRY. (XVIIIe *siècle*.) —

LES FEMMES ET LES ORANGES.

Les femmes, tous les jours, nous paraissent des anges
Par leur grande douceur; ne vous y fiez pas :
Elles sont à peu près semblables aux oranges
Que l'on cultive en nos climats.
A les voir à l'arbre, on les aime;
Ce fruit quelquefois même est assez désiré;
Mais il cache souvent une amertume extrême,
Sous un dehors bien coloré.

— PANARD. —

PORTRAIT.

Au dedans ce n'est qu'artifice
Et ce n'est que fard au dehors :

Otez-leur le fard et le vice,
Vous leur ôtez l'âme et le corps.

— Charleval —

FRAGILITÉ.

Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire,
Vous avez ce fatal pouvoir
De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.

Oui, deux mots, le silence même,
Un regard distrait ou moqueur,
Peuvent donner à qui vous aime
Un coup de poignard dans le cœur.

Oui, votre orgueil doit être immense,
Car, grâce à notre lâcheté,
Rien n'égale votre puissance,
Sinon votre fragilité.

— Alfred de Musset. —

A UNE FEMME QUI NE SAVAIT NI LIRE NI ÉCRIRE.

Vous dont l'innocence repose
Sur d'inébranlables pivots,

Pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots;
Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens ou les maux
Ont l'encre ou le papier pour cause,
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose,
Et qui ne soupçonnez de plumes qu'aux oiseaux;
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelque bout de fil pour coudre mes propos;
Ah! conservez-moi bien tous les jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit,
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit
Et de l'esprit comme une rose.

— Rivarol, *à Manette.* —

RÉPONSE AUX VERS PRÉCÉDENTS.

Cette morale peu sévère
Séduira plus d'un jeune cœur;
Il est commode et doux de n'employer pour plaire
Que ses attraits et sa fraîcheur;

Mais un amant que l'esprit indispose
Peut-il être constant? Oh! non.
Celui qui, pour aimer, ne cherche qu'une rose
N'est sûrement qu'un papillon.

— Rivarol, *à Manette.* —

VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS.

Je ne songeais pas à Rose;
Rose au bois vint avec moi;
Nous parlions de quelque chose,
Mais je ne sais plus de quoi.

J'étais froid comme les marbres;
Je marchais à pas distraits;
Je parlais des fleurs, des arbres;
Son œil semblait dire: « Après? »

La rosée offrait ses perles,
Le taillis ses parasols;
J'allais, j'écoutais les merles,
Et Rose les rossignols.

Moi, seize ans, et l'air morose;
Elle, vingt; ses yeux brillaient.

Les rossignols chantaient Rose,
Et les merles me sifflaient.

Rose, droite sur les hanches,
Leva son beau bras tremblant
Pour prendre une mûre aux branches;
Je ne vis pas son bras blanc.

Une eau courait, fraîche et creuse,
Sur les mousses de velours;
Et la nature amoureuse
Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,
Et mit, d'un air ingénu,
Son petit pied dans l'eau pure;
Je ne vis pas son pied nu.

Je ne savais que lui dire;
Je la suivais dans les bois,
La voyant parfois sourire
Et soupirer quelquefois.

Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en sortant des grands bois sourds.
« Soit, n'y pensons plus! » dit-elle.
Depuis, j'y pense toujours.

— Victor Hugo. —

LE VER RONGEUR.

Ces maudites filles sont faites
A peu près comme les noisettes;
Sans que rien soit à découvert,
Au cœur plus d'une est entachée;
Et l'on ne s'aperçoit du ver
Que quand la coquille est cassée.

— La Fontaine. —

DISSIMULATION DES FILLES.

Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font, au seul nom d'époux, assez les réservées;
Masquent leurs vrais désirs, et protestent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent.

— Regnard. —

LA VALEUR DES FEMMES.

La meilleure est toujours en malices féconde,
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.

— Molière. —

LE SAVOIR DES FEMMES.

Une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

— MOLIÈRE. —

LA SENSIBILITÉ DES FEMMES.

... Je sais que chez vous la sensibilité
Souvent passe de l'une à l'autre extrémité.
Le besoin de sentir en secret vous excite;
La curiosité l'aiguillonne et l'irrite;
Et votre cœur saisit avec avidité
Tout ce qui peut s'offrir à son activité.
Le plaisir, la terreur, la pitié, les alarmes,
Ouvrent également la source de vos larmes.
Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir;
Vous aimez mieux souffrir que de ne rien sentir.

— DEMOUSTIER. —

LE COEUR DES FEMMES.

Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes

Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

— PIRON. —

LE NOUVEL AN.

— Pour témoignage de ma flamme
Iris, du meilleur de mon âme
Je vous donne à ce nouvel an
Non pas dentelle ni ruban,
Non pas essence, ni pommade,
Quelques boîtes de marmelade,
Un manchon, des gants, un bouquet,
Non pas heures, ni chapelet...
— Quoi donc? — Attendez, je vous donne,
O fille plus belle que bonne
Qui m'avez toujours refusé
Le point si souvent proposé,
Je vous donne : ah! le puis-je dire?
Oui, c'est trop souffrir le martyre,
Il est temps de s'émanciper.
Patience va m'échapper,
Fussiez-vous cent fois plus aimable,
Belle Iris, je vous donne... au diable.

— ... —

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS.

Dans ce siècle rusé, l'on ne voit point d'enfants.
Une fille à quinze ans
Pénètre, jusqu'au fond de l'amoureux mystère,
Les secrets les plus curieux ;
A cet âge, elle en sait tout autant que sa mère,
Et l'exécute beaucoup mieux.

— Desmahis. —

SUR HÉLÈNE.

C'est donc pour cet objet charmant
Que les Grecs ont saccagé Troie !
C'était bien la peine vraiment !
De Priam elle était la joie ;
Immobile, elle soupira,
Puis ces mots elle murmura :
S'il en est, que Dieu me pardonne,
Sur neuf mauvaises une bonne,
Par tous les saints du paradis,
C'est qu'il en est une bonne sur dix.

— Shakspeare. —

LA VOLONTÉ DES FEMMES.

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

— La Chaussée. —

DISPUTE.

— On dirait qu'on dispute ici!
— Non, nous sommes au jeu. — Pourquoi crier ainsi?
Je vous croyais fort en colère,
Vous jouez gros, sans contredit?
— Du tout, l'honneur. — Ah! mesdames, c'est faire
Pour peu de chose bien du bruit.

— *** —

SAGESSE ET TEMPÉRAMENT.

Plus d'une femme que l'on cite
Pour avoir vécu chastement,
Dut bien moins sa sagesse à sa bonne conduite
Qu'à son mauvais tempérament.

— Martin. —

LA CORDE SENSIBLE DE CES DAMES.

Au dieu d'Amour il n'est rien d'impossible,
Donc il ne faut jamais désespérer ;
Car chaque femme a sa corde sensible
Que tôt ou tard un amant fait vibrer.
Une lorette est toujours accessible
Pour qui l'aborde avec un riche avoir,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par un coupé, des chevaux, un boudoir.
Une bourgeoise est bien plus susceptible ;
Par pruderie elle craint les témoins,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par le respect et par les petits soins.
Une duchesse est altière, inflexible;
Pourtant elle aime et la gloire et l'honneur,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Quand on est noble et d'esprit et de cœur.
Une danseuse, un peu plus combustible,
Livre son cœur à mille autodafés,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par du champagne et des perdreaux truffés.
Une grisette est souvent disponible ;
Pour la toucher, tous les moyens sont bons,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par de l'amour, du cidre et des marrons.

Une dévote est farouche au possible ;
Elle prescrit le jeûne et les sermons,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par la prière et les privations.
Mais l'innocence est encor plus terrible ;
Elle est toujours prête à s'effaroucher,
Pour arriver à sa corde sensible,
On ne sait trop à quel endroit toucher.

— CLAIRVILLE. —

LES CHOUX.

Sur sa naissance Pétronille
Interrogeait sa grand'maman :
« C'est sous un chou, ma chère fille,
Qu'on t'a trouvée encore enfant. »
Un poupon survient à la belle :
La maman veut savoir par où :
« Eh! vous le savez bien, dit-elle,
Cela se trouve sous un chou. »

— FRANCIS. —

COMPARAISON.

L'honneur dont le sexe se pique
Est semblable au nectar bachique

Que le coteau de Reims produit.
Quelque soin, quelque vigilance
Dont use l'humaine puissance
Pour l'enfermer dans son réduit,
Souvent ce petillant breuvage,
Qu'irrite un trop long esclavage,
Fait sauter le cercle et s'enfuit.

— PANARD. —

MÊME SUJET.

La femme est une mer en naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain.

— MALHERBE. —

ADAM ET ÈVE.

Pauvres époux d'une moitié rebelle,
Votre malheur n'est pas chose nouvelle;
Et l'art de faire enrager un mari
N'est pas un art inventé d'aujourd'hui.
C'est un secret aussi vieux que les hommes,
Perpétué jusqu'au siècle où nous sommes,

Mais où le diable et l'esprit féminin
Ont à présent mis la dernière main.
Qu'ainsi ne soit : Adam, notre bon père,
Fut comme vous dans la même misère ;
Hors qu'à présent on peut, chez ses voisins,
S'aller parfois venger de ses chagrins.
Le pauvre Adam fut bien plus misérable ;
Car il n'avait que sa femme et le diable :
C'est là le tiers qu'a toujours eu l'hymen.
Mais quelle femme avait le bon humain !
Combien de fois regretta-t-il sa côte !
La belle était aigre, hargneuse, haute ;
Pour son bonhomme elle avait trop d'appas ;
C'était un sot qui ne la valait pas.
Jamais époux a-t-il valu sa femme?
Las à la fin des mépris de sa dame,
Au Créateur il fut conter le tout.
« Seigneur, lui dit le pauvre époux à bout,
Rends-moi ma côte et reprends ta femelle,
Ou fais exprès un paradis pour elle. »
Anges sous cape en sourirent entre eux :
On rit toujours d'un époux malheureux.
Le Seigneur, seul, eut pitié de sa peine.
« Prends, lui dit-il, cette huile souveraine ;
Va t'en frotter le visage en secret.
Tel en sera le salutaire effet,
Qu'il te rendra la face redoutable,
Et te fera l'air mâle et respectable. »

. . . .

Alors, tout fier de sa toison nouvelle,
Il fut trouver l'intraitable femelle.
Quel changement ce redoutable aspect
A la pauvrette inspira de respect !
Elle devint douce, tendre et docile ;
Et notre époux, grâce à cette heureuse huile,
Eut un repos qu'il n'osait espérer.
Bonheur d'époux n'est pas fait pour durer.

. . . .

Ève reprit son allure ordinaire.
Que fit Adam? Ce qu'un époux doit faire ;
Pour éviter un éclat indiscret,
Il apprit l'art d enrager en secret.

— LA CHAUSSÉE. —

LES FEMMES ET LES DÉMONS.

La femme et les démons ont beaucoup d'alliance :
L'un tente les pécheurs, l'autre les amoureux ;
L'un charme nos désirs, l'autre enchante nos yeux ;
L'un nous plaît de son fard, et l'autre d'apparence :
Tous deux trompent nos cœurs d'une belle espérance :
L'un nous darde à présent, l'autre garde ses feux ;
Les démons ont toujours leur enfer avec eux ;
Les femmes l'ont aussi, avecque différence ;

Car l'un est pour les vifs, et l'autre pour les morts :
De l'un plaît le dedans, de l'autre le dehors;
L'un allége nos corps, l'autre afflige nos âmes;
L'un brûle pour un temps, l'autre brûle à jamais.
Quiconque voudrait voir des accords bien parfaits,
Il faudrait marier les démons et les femmes.

— DESPORTES. —

LA FEMME EST CHANGEANTE.

La femme est comme la mer;
Elle s'apaise, elle gronde;
C'est l'inconstance de l'onde,
C'est du doux, c'est de l'amer :
Le matin charmante
Élégante,
Engageante,
Caressante,
Obligeante,
Elle fait votre amusement.
Le soir turbulente,
Chagrinante,
Fatigante,
Pétulante,
Désolante,
Elle fait votre tourment.

— ANSEAUME. —

FILLES D'ÈVE.

... Toute fille encor qu'elle ait envie
Du jeu d'aimer, désire être ravie :
Tesmoin en est Hélène, qui suivit
D'un franc vouloir Pâris qui la ravit.

— Ronsard. —

LE BON MOYEN.

— Voici, ma sœur, le saint temps du carême,
Disait Chloé; nos péchés sont bien grands!
Il faut fléchir la justice suprême;
Que ferons-nous?... — Faisons jeûner nos gens.

— *** —

LES PÉCHÉS CAPITAUX.

Certaine dame en la foi bien apprise
Interrogeait son page à ce propos,
Voulant qu'il sût à quel nombre l'Église
Avait fixé les péchés capitaux :
Le néophyte aussitôt dit : « A quatre. »
La dame alors, ripostant d'un soufflet,

Dit : « Apprenez qu'il n'en faut rien rabattre;
Nous n'en avons déjà pas trop de sept. »

— *** —

CONTRE UNE AVARE.

Ci-gît qui tant aimait à prendre
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un l....... qu'elle avait pris.

— Scarron. —

MÊME SUJET.

Par testament dame Denise,
Quoiqu'elle possédât un ample revenu,
Ordonna que son corps fût inhumé tout nu
Pour épargner une chemise.

— *** —

L'HOMME ÉTAIT TROP HEUREUX.

Lorsque le Créateur, finissant son ouvrage,
De ses rares beautés fit le portrait vivant,

L'homme était trop heureux, au sortir du néant,
De porter sur son front cette divine image.
Le monde tout entier était son apanage,
Sur tous les animaux son pouvoir était grand.
Le sort ne put souffrir qu'il vécut si content,
Et lui ravit bientôt un si doux avantage.
Sous prétexte d'aider à ses futurs ennuis,
Il lui fit une femme, il ne put faire pis.

— *** —

L'ART DE PLEURER.

L'art de pleurer est un talent
Que la femme la plus novice
Possède à fond, et que souvent
Elle entretient par l'exercice.

— *** —

UN GOUT COMME UN AUTRE.

Je comprends qu'une femme aime les portefaix ;
C'est un goût comme un autre, il est dans la nature.
Mais, moi, si j'étais femme, et si je les aimais,
Je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure.
J'irais tout simplement les prendre au cabaret ;
J'en ferais lutter six, et puis je choisirais.

— Alfred de Musset. —

LA CONFESSION.

Un moine confessait Colette,
Et lui disait : « Ma chère enfant,
Faites la recherche parfaite
De vos péchés. » La bergère, distraite,
Avisait cependant si Colin, son amant,
Ne venait pas. Le bon anachorète
Lui dit : « Eh ! vous n'écoutez rien !
Recueillez-vous ; faites donc la recherche
De vos péchés. — Eh ! mais vous voyez bien,
Lui dit-elle, que je les cherche. »

— *** —

LE POLTRON.

« Sachez respecter mon honneur,
Ou bien tremblez pour votre vie, »
Disait la farouche Sylvie,
Un jour, à certain suborneur.
Lui, craignant devant cette belle
D'avoir quelque amoureux transport,
S'enfuyait... « Fi ! s'écria-t-elle,
Fi du poltron qui craint la mort ! »

— *** —

II

SUR LA COQUETTERIE.

PHYSIOLOGIE DE LA COQUETTE.

Même pour ceux qu'elle méprise
Sa vanité se met en frais ;
Une coquette a pour devise :
Plaire toujours, n'aimer jamais.
Son cœur, où chacun trouve place
Jamais n'a connu de lien :
C'est un miroir dont la surface
Reçoit tout, et ne garde rien.

— A. DE BERNARD. —

UNE CONFIDENCE.

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous ;
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
A toute la terre
Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris ;
Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.

Je voudrais garder pour toute science
Cette insouciance
Qui vous va si bien ;
Joindre, comme vous, à l'étourderie
Cette rêverie
Qui ne pense à rien.

. . . .
. . . .

Je voudrais encore avoir vos caprices,
Vos soupirs novices,

Vos regards savants.
Je voudrais enfin, tant mon cœur vous aime,
Être en tout vous-même...
Pour deux ou trois ans.

— Alfred de Musset. —

A UNE COQUETTE.

J'en demeure d'accord, vous savez tout charmer;
Mais (je m'en rapporte à vous-même)
Vous voulez toujours qu'on vous aime,
Et vous ne voulez point aimer.

— Montreuil. —

ON VOUS EN SOUHAITE.

Des femmes qui, pour leur toilette,
Épuiseront votre cassette,
On en trouvera
Tant qu'il vous plaira;
Mais femme sans humeur coquette,
A qui son ménage plaira,
On vous en souhaite.

— Blondeau. —

COQUETTERIE.

Plaire dans une femme est son premier désir,
Avoir plu, ne plus plaire est son dernier soupir.

— *** —

PHILIS LA COQUETTE.

Quoiqu'à charmer, Philis, vous mettiez tous vos soins,
Vos manières jamais ne conviendront aux nôtres :
Vous plairiez un peu plus aux autres,
Si vous vous plaisiez un peu moins.

— *** —

LES ACCROCHE-COEURS.

Ravivant les langueurs nacrées
De tes yeux battus et vainqueurs,
En mèches, de parfum lustrées
Se courbent deux accroche-cœurs.

A voir s'arrondir sur tes joues
Leurs orbes tournés par tes doigts,

On dirait les petites roues
Du char de Mab, fait d'une noix ;

Ou l'arc de l'Amour, dont les pointes,
Pour une flèche à décocher,
En cercle d'or se sont rejointes
A la tempe du jeune archer.

Pourtant un scrupule me trouble :
Je n'ai qu'un cœur; — alors pourquoi,
Coquette, un accroche-cœur double,
Qui donc y pends-tu près de moi ?

— Théophile Gautier.

IRIS TROP RECONNAISSANTE.

J'avois dit qu'Iris était belle.
« Je scay récompenser, dit-elle,
Ceux qui le savent mériter. »
Sa libéralité m'offense,
Et je n'ose la visiter,
Tant j'ay peur de sa récompense.

— Gombault.

III

SUR LA BEAUTÉ.

A QUEL PRIX LA BEAUTÉ A ÉTÉ DONNÉE A LA FEMME.

Pour rendre parfait votre corps,
La nature fit ses efforts,
Et lui donna tant d'avantage,
Que celui qui forma l'esprit
En fut jaloux, et, de dépit,
Refusa d'achever l'ouvrage.

— SAINT-PAVIN. —

SUR DES FLEURS.

A UNE FILLE GRECQUE QUI PASSAIT POUR ÊTRE FIÈRE.

Je sais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas.
Ne vous enorgueillissez pas :
Le temps vous flétrira comme elles.

— VOLTAIRE. —
(*Traduct. de l'Anthologie grecque.*)

LA DIFFÉRENCE.

« Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit ? »
Me demandait Cliton naguère.
« Il faut, dis-je, vous satisfaire :
Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit. »

— BRÉBEUF. —

ÉPIGRAMME.

Chloé, vieille sempiternelle,
Me garde, dit-on, une dent.
Ce trait est beau, mais imprudent ;
Elle n'en aura plus pour elle.

— CAPELLE. —

LA PILULE DORÉE.

Fille dont on veut se défaire,
Et que l'on fait bien habiller,
Est comme une pilule amère
Qu'on a soin de dorer pour la faire avaler.

— PANARD. —

LES BELLES DENTS.

— J'ai vu madame Saint-Julien;
Que ses dents sont belles et blanches!
— Parbleu, mon cher, je le crois bien,
C'est son râtelier des dimanches.

— BRAZIER. —

LA BELLE SOTTE.

Philis n'a point d'esprit; mais sa bouche est si belle,
Qu'à celle de Vénus elle peut s'égaler;
Je ne l'écoute point quand je suis auprès d'elle,
Mais je la regarde parler.

— LEBRUN. —

ROSE ET FLORE.

Rose se donne à qui l'implore ;
Flore se vend, il le faut bien :
Chardin vend ses roses à Flore,
Et Rose a ses roses pour rien.

— A. de Belloy. —

SUR UNE FEMME MAIGRE.

Catherine ne me plaît point :
Elle est seiche comme cannelle ;
On ne sçauroit trouver sur elle
Pour quatre deniers d'embonpoint.

La chétive n'a de sa vie
Pu voir qu'avecque de l'envie
La graisse des harengs saurets ;

Les amants de ce corps étique
Disent qu'à son genouil qui pique
Il faut un bout, comme aux fleurets.

— François Maynard. —

LES ARTIFICES DE LA TOILETTE.

Tout est souvent feinte dans une fille;
Ne vous y fiez pas : l'une paraît gentille
Pour savoir se servir d'une beauté d'emprunt,
Mettre un visage blanc sur un visage brun;
L'autre de faux cheveux compose sa coiffure;
Cette autre de ses dents bâtit l'architecture;
Celle-ci doit sa taille à son patin trompeur;
L'autre, sa belle gorge à l'art de son tailleur.
Des charmes apparents on est souvent la dupe,
Et rien n'est si trompeur qu'animal porte-jupe.

— Destouches. —

SE DAMNER POUR PEU DE CHOSE.

Aux pieds d'un père Séraphin,
Une femme était à confesse,
Lorsque notre bon capucin
Crut démêler que sa faiblesse
Était de se mirer sans fin,
Et de s'aimer avec tendresse.
« Qu'est-ce qui vous porte, dit-il,
Chaque instant à cette folie?

— C'est que je me trouve jolie.
— Ah ! le démon est bien subtil !
Mais voyons s'il vous en impose. »
Alors il ouvre son guichet,
Et dit d'un air mal satisfait :
« Vous vous damnez pour peu de chose. »

— *** —

ELLES ONT DE LA BEAUTÉ.

Les femmes, j'en conviens, sont assez ignorantes ;
On ne dit pas tout haut ce qui les rend contentes,
Et, comme, en général, un peu de fausseté
Est leur plus grand plaisir après la vanité,
On en peut, par hasard, trouver qui sont méchantes ;
Mais qu'y voulez vous faire? elles ont la beauté !

— ALFRED DE MUSSET. —

SUR UNE FEMME QUI TENAIT UN BOUQUET DE ROSES A LA MAIN.

A Flore elle a fait un larcin ;
C'est un printemps en miniature :
Elle a les roses dans la main
Et les boutons sur la figure.

— ALEX. DUMAS *fils*. —

IV

LES FEMMES FARDÉES.

UN SUISSE MAL APPRIS.

Deux coquettes, qu'on nomme Amynte et Cydalise,
Voulaient entrer dans une église.
Voyant d'un rouge épais leur visage farci :
« Allez, que le ciel vous bénisse ;
Retirez-vous ! leur dit le suisse :
Les masques n'entrent point ici. »

— Le Brun. —

SUR UNE FEMME FARDÉE.

L'autre jour, Alison partit si follement
Pour un long et fâcheux voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

— Brébeuf. —

MASQUE ET VISAGE.

Vous voyez, et vous l'osez dire,
Que vous rangez sous votre empire,
Que vous mettez à vos genoux
Tous ceux qui vous rendent hommage :
Bélise, changez de langage,
Votre visage n'est pas vous.

— Le Brun. —

CHANGEMENT DE PEAU.

Chloris quitte et reprend, par un rare mystère,
Jeune et vieille peau tour à tour ;

Et la Chloris de nuit serait bien la grand'mère
De la Chloris de jour.

— Brébeuf. —

MÊME SUJET.

Quand de votre beauté je parle
Chez le droguiste maître Charle,
Il me répond d'une fierté
Dont mon âme est tout effrayée :
« Ce sera, dit-il, sa beauté
Lorsqu'elle me l'aura payée. »

— Brébeuf. —

MÊME SUJET.

D'une blanche teinture Iris en vain se teint,
Elle perd à la fois sa teinture et son teint

— Boufflers. —
(*Traduction de l'Anthologie.*)

LA PETITE BOUCHE.

Certaine précieuse un jour se faisait peindre.
Aux fausses couleurs de son teint

Le peintre, embarrassé, pouvait à peine atteindre.
Or, tandis qu'il broyait et céruse et carmin,
Pour rendre sa bouche petite,
La belle se serrait les lèvres bien et beau.
De la vanité qui l'excite
L'artiste rit en rongeant son pinceau.
« Madame, j'ai, dit-il, lu dans votre pensée ;
Cessez de vous gêner, je suivrai votre goût :
La bouche n'est pas commencée,
Et je n'en mettrai point du tout. »

— *** —

A UN PEINTRE.

Tu peins Philis en ce tableau
Avec un visage si beau,
Qu'aucun ne la sauroit connoître.
Cher ami, je vois ce que c'est :
Tu ne la peins pas comme elle est,
Mais bien comme elle voudroit être.

— N. DE LA GIRAUDIÈRE. —

V

SUR LES FEMMES DISCRÈTES.

LE CONSEIL.

« Je suis lassé d'être célibataire;
» J'aime à causer, surtout dans la saison
» Où l'âpre hiver vient fondre sur la terre,
» Et très-souvent je languis solitaire :
» De m'affliger n'ai-je pas bien raison? »
Un sien ami, touché de sa misère,

Par ce conseil cherche à le consoler :
« Demain épouse Araminthe ou Glycère,
Et tu pourras trouver à qui parler. »

— V.-E. PILLET. —

SUR LA DISCRÉTION.

Être discrète et femme tout ensemble,
Ce sont deux points que jamais on n'assemble,
Et la moins femme, en ce sexe indiscret,
Garderait mieux son honneur qu'un secret.

— GRÉCOURT. —

IL FAUT QU'UNE FEMME PARLE.

Quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver :
Sans un petit miracle il ne peut l'achever.

— CORNEILLE. —

MÊME SUJET.

Qu'une femme parle sans langue
Et fasse même une harangue,

Je le crois bien.
Qu'ayant une langue, au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.

— *** —

ANECDOTE.

Un jour, dans la sainte Écriture,
Certain dévot lisait
Qu'un homme fut, par tragique aventure,
Possédé d'un démon muet.
Lors le dévot, dans l'ardeur de son âme,
S'écria de bon cœur :
« Ah ! si pareil démon s'emparait de ma femme,
« Ne l'en délivrez pas, Seigneur ! »

— *** —

LE SEUL MOYEN.

— Vous voulez épouser une femme discrète ?
C'est facile. — Comment ? — Prenez une muette.

— *** —

L'INCRÉDULITÉ DE BLAISE.

Dans une pantomime, à la scène première,
Seule une femme paraissait ;
Et, sans parler, allait, trottait, venait.
Blaise, qui la voyait du milieu du parterre,
En fut troublé : « Jarni! dit-il à son voisin,
Ce grand fantôme blanc, n'est-ce pas un lutin?
— Un lutin! mon ami, reviens de ta méprise,
C'est une femme, examine-la bien;
Considère son air, sa mine, son maintien,
Et parle bas; de ta sottise,
Si l'on t'entendait, on rirait.
— Tant pis pour les rieurs, dit Blaise ; sur mon âme,
Je sais ce que je dis; si c'était une femme,
Je suis sûr qu'elle parlerait. »

— *** —

VI

SUR LES VIEILLES FEMMES.

COMME VA LE MONDE.

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison :
Anne à cette heure est de saison,
Et ne vois rien si beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux ;

Mais voilà comme va le monde,
Je te voulus, et je la veux.

— MALHERBE. —

LAÏS REMETTANT SON MIROIR DANS LE TEMPLE DE VÉNUS.

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle;
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

— VOLTAIRE. —

(*Traduct. de l'Anthologie grecque.*)

CONTRE UNE COQUETTE AGÉE.

Zélis disait, non sans douleur :
« Mon front des lis eut la couleur ;
Ma bouche eut l'incarnat des roses printanières.
— Vous n'avez rien perdu ; consolez-vous, Zélis :
L'incarnat est sur vos paupières,
Et sur vos cheveux sont les lis. »

— MILLEVOYE. —

LE BON VIEUX TEMPS.

Lorsque j'entends coquette âgée
Se plaindre du siècle présent,
Je sais pourquoi de l'affligée
Le chagrin paraît si cuisant :
Ses formes étaient séduisantes
Et ses triomphes éclatants...
Elle a des raisons excellentes
Pour regretter le bon vieux temps.

— Coupart. —

A MAGDELAINE.

Vous avez trente ans, Magdelaine :
Je le crois ; car tous vos parents,
Le vicaire et votre marraine
Le disoient il y a dix ans.

— N. de la Giraudière. —

LE MIROIR.

La vieille Alix, jadis si belle.
Jadis si chère à ses amants,

Se courbait sous le poids des ans,
Et se croyait toujours nouvelle.
Un jour, une glace fidèle
Lui fit voir ses traits allongés.
« Ah ! quelle horreur ! s'écria-t-elle,
Comme les miroirs sont changés. »

— *** —

LA DIFFÉRENCE.

Des amants les mieux faits et les plus vertueux,
Une fille à seize ans, souffre à peine les vœux ;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente ;
Et tout lui paraît bon quand elle en a quarante.

— Boursault. —

L'HONNEUR DES FILLES N'EST PAS DE GARDE.

Chaque moment d'attente ôte de notre prix ;
Et fille qui vieillit, tombe dans le mépris ;
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte.
Sa défaite est fâcheuse, à moins que d'être prompte ;
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
Et son honneur se perd à le trop conserver.

— Th. Corneille. —

VII

SUR LES FEMMES GALANTES.

PHRYNÉ.

. . . . Quand la virginité
Disparaîtra du ciel, j'aimerai les statues.
Le marbre me va mieux que l'impure Phryné
Chez qui les affamés vont chercher leur pâture,
Qui fait passer la rue au travers de son lit,
Et qui n'a que le temps de nouer sa ceinture
Entre l'amant du jour et celui de la nuit.

— Alfred de Musset. —

UN DÉGUISEMENT.

Philis, en tout lieu méprisée
Par sa conduite déréglée,
Voulait voir une fête, et dit à ses amis :
« D'un spectacle si beau je veux avoir la vue.
Comment me déguiser pour n'être pas connue?
De grâce, sur cela donnez-moi votre avis.
— Parbleu, répondit un vieux reître,
Vous vous embarrassez de rien :
Mettez-vous en femme de bien,
Nul ne pourra vous reconnaître. »

— PANARD. —

LE MARI D'UNE FEMME GALANTE.

Femme d'un bon mari qui soir et matin dort,
Philis ne jouit pas d'un revenu bien fort.
Tous les jours, cependant, on lui voit des dentelles,
Des habits, des bijoux, des parures nouvelles.
Du sort de cet époux voici le vrai tableau :
Si madame le porte beau,
C'est que monsieur les porte belles.

— DE CAILLY. —

CE QUE VAUT LE LIT DES FEMMES GALANTES.

Qu'il fait bon vivre de ménage!
Et que c'est un grand avantage
D'avoir un peu d'entendement!
J'en prends à témoin ta parente :
Un lit de cent francs seulement
Lui vaut six cents écus de rente.

— Brébeuf. —

PLACET D'UNE FILLE GALANTE QUI DÉSIRAIT RENTRER DANS LE DEVOIR.

Prince, ordonnez qu'on me délivre
Tous les ans mille écus au moins,
Pour subvenir à mes besoins,
Car la vertu ne fait pas vivre;
Et puis, de vos conseils implorant le secours,
La grâce dans mon cœur aura son libre cours.
Cette somme est assez bornée,
Si vous comptez par chaque année
Ce que me valait le péché.
J'y perds moitié, je n'en puis rien rabattre.
Des filles de Vénus, j'en connais plus de quatre

Que vous seriez bien empêché
De sauver à si bon marché.

...

LA NOUVELLE PÉNÉLOPE.

La jeune Églé, quoique très-peu cruelle,
D'honnêteté veut avoir le renom ;
Prudes, pédants, vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour, le cercle misanthrope
Avec Églé médit, fronde l'amour ;
Hélas ! Églé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

— Saint-Lambert. —

LAÏS.

Philis a des prés, des moulins ;
Iris des vergers, des jardins ;
Chloris des arpents en grand nombre ;
Laïs n'a point un bien pareil,
Elle n'a rien sous le soleil :
Tous ses revenus sont à l'ombre.

— Panard. —

LA MUSE.

Nymphe, qui guettes au passage
L'écolier du pays latin,
Assez laide pour être sage,
Quel mauvais sort te fit catin?
— Hélas! répond, un peu confuse,
La courtisane au bas crotté,
Vous voyez une pauvre muse;
Soyez heureux par charité.

Ne riez pas, oui, de la Loire
J'égalais presque la Sapho;
J'étais gentille, et l'auditoire,
Lorgnette en main, criait *bravo!*
D'un gros garçon et d'un poëme
J'enrichis la postérité.
Entre nous, le père est le même;
Soyez heureux par charité.

Dans les salons je fus admise,
Mes conquêtes ont fait du bruit :
J'ai vu Lamartine en chemise,
Et Byron en bonnet de nuit.
Sur mon sein traçant une épître,
En le baisant ils l'ont chanté.

Je mets en vente leur pupitre :
Soyez heureux par charité !

Mais survint une maladie ;
Adieu la gloire, adieu l'amour !
Il fallait tomber, enlaidie,
De lord Byron à lord Seymour.
Je n'ai d'autre espoir que l'hospice,
Sauf un roman frais édité.
Pauvre muse, Dieu te bénisse !
Soyez heureux par charité.

— Hégésippe Moreau. —

PORTRAIT D'UNE LORETTE (BOUTS RIMÉS).

La lorette n'est rien qu'une femme *stérile*,
Un monument public comme le *Panthéon*.
Elle s'accouplerait avec un *crocodile*,
Et son cœur est plus vide encor que l'*Odéon*.
Elle se loue au mois, on la prend à la *course* ;
Mais, vampire d'amour, elle vous saigne à *blanc*.
Près d'elle la santé s'épuise avec la *bourse*.
Le tapis de son lit est un frais *tapis franc*.

— Victor Mabille. —

IMPROMPTU

A UNE DAME QUI VOULAIT QUE JE DEVINASSE LE PRIX DE SON CHALE.

C'est vraiment me croire trop sot
Que d'élever un pareil doute :
Si j'ignore le prix qu'il vaut,
Je sais bien celui qu'il vous coûte.

— *** —

LE DÉSESPOIR D'UNE FEMME DÉLAISSÉE.

Une Laïs perdit l'amant le plus fidèle.
On la disait en pleurs; un ami court chez elle :
Il la trouve riant en face d'un miroir.
« Vous me surprenez fort, dit-il à la donzelle,
Je vous croyais au désespoir.
— Ah! lui répond soudain la belle,
C'est hier qu'il fallait me voir! »

— LEGOUVÉ père. —

ÉPIGRAMME.

Non, jamais à l'amour je n'ai cédé... — Lucile!
Quoi! pas même une fois sur mille?

— EUSÈBE SALVERTE. —

LA CRÉOLE IMPERTINENTE.

Il est trop vrai que la belle Seymours,
Créole aimable et languissante,
N'est que d'hier convalescente,
Et, toutefois, déjà rêve aux amours.
« Çà! lui dit un gros moine austère en ses discours,
Renoncez à jamais aux tendres bagatelles,
Et consacrez à Dieu le reste de vos jours...
— Mon père, les nuits en sont-elles? »

FANCHON.

Fanchon, dans ses beaux jours, pour une de ses nuits.
Demandait mille francs, en espèces sonnantes :
Fanchon les valait bien ; mais l'état de mes rentes
De cet amour vénal m'interdisait les fruits.

Pour cette jouissance ardemment désirée,
Je revins à la charge au bout de quelques mois ;
Au prix de cinq cents francs elle était modérée :
Je la trouvai plus haut que la première fois.

Quelque autre temps s'écoule; et la belle, adoucie,
Cotise à cent écus mon feu qui s'amortit :

J'en voulus donner dix : Fanchon me remercie,
Et notre marché se rompit.

Enfin, sur son retour, cette beauté, moins fière,
S'offre pour deux louis à me tout octroyer :
Je les donne à ma cuisinière,
Et je crois les mieux employer.

Dans un plus grand raval pouvait-elle descendre?
Fanchon l'a fait pourtant; je vous le garantis :
Elle en veut but à but, et me l'a fait entendre;
Et, moi, je n'en veux plus en payant, ni gratis.

Pour peu que le temps qui les ronge,
Des perles de sa bouche éclaircisse les rangs,
Que son teint se ternisse, et sa gorge s'allonge,
C'est moi, morbleu! c'est moi qui vaudrai mille francs.

— De Sénecé. —

— —

LA PAUVRESSE.

Une pauvresse, avec son jeune enfant,
Sous le manteau de charité chrétienne,
Dans les chemins s'en allait mendiant.
« Vous qui voyez, disait-elle, ma peine,
Assistez-moi, secourable passant;
Et, si ce n'est en faveur de la mère,

Ayez pitié d'un petit innocent
Dont vous pourriez par hasard être père. »

— Richard. —

L'INCORRIGIBLE.

Comme l'on a soin de ses proches,
Une tante blâmait du jeu,
Son neveu, avec grands reproches.
« A la fin, lui dit ce neveu,
Quittez le jeu d'amour, ma tante,
Et moi les dés, je le promets.
— Le traître, dit la reprenante,
Ne se corrigera jamais. »

— Agrippa d'Aubigné. —

L'INCERTITUDE.

« Tu vas donc encore être mère?
Et quel est le mortel heureux
Qui t'a fait cet enfant, ma chère?
— Eh! que sais-je, moi!... ce sont eux. »

— A. Ricard. —

LE SAINT CIERGE.

Marthe, en travail d'enfant, promettait à la Vierge,
A tous les saints du paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits.
Michelle cependant lui tenait un saint cierge
D'une grande vertu pour les accouchements.
Elle accouche; et, sitôt qu'elle eut repris ses sens :
« Eh ! mon Dieu, ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une faible voix,
Éteignez la sainte chandelle :
Ce sera pour une autre fois. »

— Régnier-Desmarais. —

LAISSONS PASSER LES PLUS PRESSÉS.

Auprès de la coquette Lise
Damis et Mondor soupiraient,
Et, voyant la belle indécise,
Tous les deux se désespéraient.
Lise se dit : « Soyons prudente :
Damis a bien trente ans passés;
Oui, mais Mondor en a soixante;
Laissons passer les plus pressés. »

— Brazier. —

UNE FEMME EN HOMME.

En rentrant de jouer le rôle de Valère,
Une actrice, au foyer, disait avec humeur :
« C'est étonnant! la moitié du parterre
Me croit un homme...— Et cela vous fait peur ?
Rassurez vous, lui dit un amateur :
L'autre moitié sait le contraire. »

— [illegible] —

LE HAUT PRIX.

Avec Laïs veut-on savoir
Le prix que coûte une entrevue ?
Il faut bien payer pour l'avoir,
Et plus encore pour l'avoir eue.

— MASSON DE MORVILLIERS. —

DEMANDE DE PLACE.

D'être auprès d'un monsieur, intendante ou servante,
Jeannette aurait le cœur ravi ;
Elle est veuve, et se vante
D'avoir déjà beaucoup servi.

— COUPART. —

LA COMPAGNIE INÉVITABLE.

Émilie a laissé la basse bourgeoisie,
Et jusqu'à la finance elle vient de monter.
  Croiriez-vous bien qu'on l'entend projeter
  De ne plus voir mauvaise compagnie ?
  La bonne dame apparemment s'oublie ;
  Elle a beau faire, on ne peut s'éviter.

— BAUDRAIS.

ÉPITAPHE.

Ci-gît Doracise, qui fut
Une merveille sans seconde.
Comme elle plut à tout le monde,
Aussi tout le monde lui plut.

— SAINT-PAVIN.

LA PROSTITUÉE.

C'est bien elle ; elle approche, elle vient, — la voilà.
Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue,

Cette gorge superbe et toujours demi-nue,
Sous ces cheveux plaqués ce front stupide et fier,
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer.
Voilà bien la sirène et la prostituée, —
Ce type de l'égout! — la machine inventée
Pour désopiler l'homme et pour boire son sang;
La meule de pressoir de l'abrutissement.
Quelle atmosphère étrange on respire autour d'elle!
Elle épuise, elle tue, et n'en est que plus belle.
Deux anges destructeurs marchent à son côté,
Doux et cruels tous deux, — la mort, — la volupté.

— Alfred de Musset. —

VIII

SUR LA PRUDERIE ET LA FAUSSE DÉVOTION.

LES BÉGUEULES.

Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces bégueules,
Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules,
Qu'une duègne toujours de quartier en quartier
Talonne, comme fait sa mule un muletier;
Qui s'usent, à prier, les genoux et la lèvre,
Se courbant sur le grès, plus pâles dans leur fièvre
Qu'un homme qui, pieds nus, marche sur un serpent
Ou qu'un faux monnayeur, au moment qu'on le pend.

Certes, ces femmes-là, pour mener cette vie,
Portent un cœur châtré de toute noble envie ;
Elles n'ont pas de sang et pas d'entrailles...

— Alfred de Musset.

LA PRÉCAUTION.

Si vous prêtez un livre à la prude Célie,
Où des traits dangereux puissent nuire au lecteur,
Avec grand soin elle vous prie
De marquer les endroits qui blessent la pudeur.
Sa vertu, dites-vous, mérite qu'on l'admire.
Non : je sais le dessein qu'elle a ;
Ce n'est point pour ne pas les lire,
C'est pour ne lire que ceux-là.

— Le Brun

A UNE SOI-DISANT DÉVOTE.

Si l'on doit croire tes discours,
Le zèle de Dieu te transporte,
La raison sur les sens l'emporte,
Et le Ciel t'a prêté secours.

Que je suis las de ces détours
Que ta fausse vertu m'apporte !

Philis, penses-tu de la sorte
Cacher tes nouvelles amours?

Pour ces coups de grâce subite,
Apprends, inconstante, hypocrite,
Que mon esprit a peu de foi.

Quand tu me prêches en apôtre,
Tu te veux sauver avec moi
Pour te damner avec un autre.

***

PORTRAIT DE LA BIGOTE.

. . . . Une bigote altière,
Qui, dans un fol orgueil, aveugle et sans lumière,
A peine sur le seuil de la dévotion,
Pense atteindre au sommet de la perfection.
Sur cent pieux devoirs aux saints elle est égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraison mentale,
Va, pour les malheureux, quêter dans les maisons,
Hante les hôpitaux, visite les prisons,
Tous les jours à l'église entend jusqu'à six messes;
Mais de combattre en elle et dompter ses faiblesses,
Sur le fard, sur le jeu vaincre sa passion;
Mettre un frein à son luxe, à son ambition,

Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle,
C'est ce qu'en vain le Ciel voudrait exiger d'elle.

— Boileau. —

LE PORTRAIT D'UNE PRUDE.

Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages.
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps :
Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude ;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne rien.
Hautement de chacun elles blâment la vie,
Non pas par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne saurait souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

— Molière. —

MÊME SUJET.

Est-il enfer plus rude
Que d'être à la merci d'une maudite prude,
Toujours contente d'elle, et jamais du prochain,
Dont la vertu bruyante insulte au genre humain?

— La Chaussée. —

LE MÉTIER DIFFICILE.

Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!
Et que, sans craindre et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!

— Voltaire. —

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

L'éventail à la main, Lucrèce,
Dans tout nos cercles se vantant,
Parle toujours de sa sagesse,
Mais nous en parle en *s'éventant*.

Lucrèce a beau faire et beau dire,
Je crois qu'auprès d'un bon vivant,
De sa vertu, sans trop médire,
Autant en emporte le vent.

— Brazier. —

LA DÉVOTE ET LE DIABLE.

Une dévote un jour, dans une église,
Offrit un cierge au bienheureux Michel,
Et l'autre au diable. « Oh ! oh ! quelle méprise!
Mais c'est le diable!... Y pensez-vous, ô ciel?...
— Laissez, dit-elle, il ne m'importe guères :
Il faut toujours penser à l'avenir;
On ne sait pas ce qu'on peut devenir,
Et les amis sont partout nécessaires. »

— Imbert. —

LE MARI D'UNE PRUDE.

. . . Tout homme qui prend une prude pour femme
Devient un sot monsieur, gouverné par madame.

— Dufresny. —

LA PRUDE.

Lise a le ton si prude et l'abord si sauvage!
Sera plus que sorcier qui l'apprivoisera.
Mais Lise a tant d'attraits!... Allons! prenons courage;
L'Évangile nous dit : « Frappez, on ouvrira. »
Risquons avec la pie-grièche
Un mot d'amour bien humble, un mot d'espoir lointain...
Soudain,
L'on me répond de l'air le plus revêche :
« Ce soir, impossible!... demain. »

— Eusèbe Salverte. —

MÊME SUJET.

Qui dit prude, ne vous déplaise,
Dit toujours ou laide ou mauvaise.

— La Fontaine. —

SUR UNE PURDE DÉVOTE.

Soit qui voudra l'heureux amant
De la prude et dévote Ursule.

Son boudoir est une cellule,
Et son amour un sacrement.

— MILLEVOYE. —

L'INDULGENCE DES PRUDES.

Qu'en son faux zèle une prude est amère!
Damner le monde est un plaisir d'élus;
Mais le Sauveur à la femme adultère
Dit sans courroux : « Allez, ne péchez plus. »
Telle est du Ciel la sublime indulgence!
Il plaint l'erreur, il pardonne à l'offense;
Il n'aime point ni le fer ni le feu.
La pécheresse eut sa grâce accordée;
Mais, qu'on suppose à la place de Dieu
Prude ou docteur..., elle était lapidée.

— PALISSOT. —

IX

SUR L'INFLUENCE DE L'ARGENT.

QU'A-T-ELLE?

Quoiqu'une fille soit sage, bien faite, belle,
On débute d'abord par demander : « Qu'a-t-elle? »

— DESTOUCHES. —

MÊME SUJET.

Quiconque est riche est tout : il a toutes les belles ;
Jamais surintendant ne trouva de cruelles.

— BOILEAU.

LA CLEF DE TOUT.

De tous les fils secrets qui font mouvoir la vie,
O toi, le plus subtil et le plus merveilleux :
Or ! principe de tout, larme au soleil ravie,
Seul dieu toujours vivant parmi tant de faux dieux !
Méduse dont l'aspect change le cœur en pierre,
Et fait tomber en poudre aux pieds de la rosière
La robe d'innocence et de virginité !

— Alfred de Musset. —

L'ARGUMENT IRRÉSISTIBLE.

« Vivre sans aimer est bien triste,
Et vivre en aimant est bien doux !
Voulez-vous faire un heureux? voulez-vous?
— Non. — Encor non? N'importe, je persiste.
De ce moment, c'est pour vous que j'existe.
Je serai votre amant, votre ami. Voulez-vous?
— Non. — Toujours non?... Je suis capitaliste.
Pour la première nuit, cent louis. Voulez-vous?
— Quelle obstination ! C'est affreux ! — Voulez-vous ?
— Eh ! le moyen, monsieur, qu'on vous résiste? »

— Vigée. —

L'AMOUR AVEUGLE.

Un jeune Français, en Espagne,
D'un objet qui lui plut voulant vaincre l'orgueil,
Au lieu de s'amuser à battre la campagne,
Se mit un quadruple sur l'œil.
« Si j'obtiens ce que je demande,
Voilà, ma belle enfant, lui dit-il, mon offrande.
Je sais mieux agir que parler. »
A cette vision, se montrant moins cruelle :
« L'amour est aveugle, dit-elle;
Il faut couvrir l'autre œil pour bien lui ressembler. »

— BOURSAULT. —

RIEN SANS ARGENT.

Au temps heureux où régnait l'innocence,
On goûtait, en aimant, mille et mille douceurs,
Et les amants ne faisaient de dépense
Qu'en soins et qu'en tendres ardeurs;
Mais aujourd'hui, sans l'opulence,
Il faut renoncer aux plaisirs;
Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est plus payé qu'en espérance.

— DE MÈRÉ. —

LES TU ET LES VOUS.

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé,
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?
Le ciel ne te donnait alors
Pour tout rang et pour tous trésors
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux;
Et, que l'Amour me le pardonne,
Tu sais que je t'en aimais mieux.

Ah! madame, que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants!
Ce large suisse à cheveux blancs,

Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Temps ?
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris ;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre
Et se jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie ;
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine ;
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles,
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

— VOLTAIRE. —

LES DEVOIRS LES PLUS MAL REMPLIS.

Des époux d'aujourd'hui, que je ne saurais suivre,
J'ai toujours condamné la manière de vivre.
Ils n'envisagent tous dans leur engagement
Que l'avantage seul d'un établissement.
L'usage et l'intérêt déterminent leur âme.
Sur le pied d'une charge ils prennent une femme,
Et les tendres devoirs d'un lien conjugal
Sont remplis les derniers, et toujours le plus mal.

— De Boissy. —

MÊME SUJET.

... Se vendre soi-même est un triste marché;
L'on ne s'en dédit point, quand le mot est lâché.
L'hymen vous asservit aux caprices d'un homme;
Et j'en connais beaucoup, sans que je vous les nomme,
Qui, n'en ayant jamais examiné les lois,
Ont pris le frein aux dents et s'en mordent les doigts.
Croyez-moi, de l'amour c'est un puissant remède;
L'on ne fait guère état de ce que l'on possède.
Le vrai plaisir consiste au pouvoir du refus :
Quand un bien est acquis, dès lors on n'en veut plus.

— Th. Corneille. —

LE DIEU QUI PRÉSIDE AU MARIAGE.

. . Que dit la raison touchant le mariage?
Que de deux cœurs unis c'est un saint assemblage
Que forment de concert l'amour et la vertu.
Tel est mon sentiment, aujourd'hui combattu
Par l'attrait odieux d'un intérêt sordide.
A ce lien sacré c'est ce dieu qui préside,
Et qui fait un commerce infâme et malheureux
De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

— DESTOUCHES. —

DANAÉ.

Certain avare, vieux satyre,
A Laïs faisait les doux yeux ;
Et, dans l'espoir de la séduire,
Lui contait, avec son martyre,
Les métamorphoses des dieux.
« Monsieur, dit-elle à l'amoureux,
La forme que Jupin a prise
Pour gagner la fille d'Acrise
Est celle qui me plaît le mieux. »

— KERIVALANT. —

LA CORBEILLE ET L'ÉPOUX.

. . . .

Au temps présent, beaucoup de demoiselles
Ont sur l'hymen un système nouveau :
Oui, du collier et des boucles d'oreilles,
Du cachemire et du satin broché,
Leur tendre cœur, et séduit, et touché,
Avec ivresse accepte la corbeille,
Et le mari par-dessus le marché.

— Scribe. —

LA MAITRESSE DU ROI.

« Mère, dans sa riche voiture
Par six chevaux conduite au pas,
Quelle divine créature !
C'est notre reine ; oui, n'est-ce pas ?
— Jamais la reine, qu'on délaisse,
N'eut, ma fille, un luxe effronté.
Honte à cette folle beauté !
Du roi ce n'est que la maîtresse.
— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi. »

— De Béranger. —

LA FORME ET LE FOND.

Vous croyez séduire Laïs
Avec d'aimables fariboles ;
Elle rit d'un bel Adonis,
Et fait peu de fond des paroles :
Fussiez-vous laid comme un griffon,
  La forme passe après le fond.

— Antignac. —

A UNE DEMOISELLE.

Pensant à notre mariage,
Nous nous trompions très-lourdement :
Vous me croyiez fort opulent,
  Et je vous croyais sage.

— Boileau. —

A UNE COURTISANE.

Ne pas aimer est un tourment,
C'est un tourment que l'amour même ;
Mais le pis de tout, c'est qu'aimant,
L'on ne soit pas aimé soi-même.

Naissance n'est rien en amours,
On méprise et mœurs et sagesse :
L'argent là, l'argent seul a cours.
Périsse-t-il dans sa richesse
Le premier qui chérit l'argent.
Par l'argent il n'est plus de frère,
Par lui nul lien, nul parent.
Il cause le meurtre et la guerre ;
Mais le pis, c'est que maint amant
Doit succomber faute d'argent.

— Anacréon. —
(*Traduction de P.-P. Rabbe.*

RÊVE DE JEUNE FILLE.

Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir !
Elle a mis bas coiffe et mantille ;
Près d'elle enfin brille un miroir.

. . . .
. . . .

De sa paupière demi-close
S'échappe un vague et doux regard.

Quelle élégance dans sa pose!
C'est un modèle offert à l'art.

Un songe vient du bout de l'aile
Effleurer ce lac endormi.
Quel sentiment s'éveille en elle?
Son corps se soulève à demi.

. . . .
. . . .

Ma dormeuse enfin se réveille.
Son cœur bat à rompre un lacet.
— Que murmurait à ton oreille
Le bon ange qui te berçait?

— Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri
Dans l'enivrement des richesses
Que m'apportait un vieux mari.

— De Béranger, *Dernières Chansons*. —

X

SUR LA CONSTANCE ET L'INCONSTANCE.

LA SUPÉRIORITÉ.

Vous savez mieux plaire et séduire,
Vous savez mieux aimer que nous;
Vous avez un parler plus doux,
Vous avez un plus doux sourire:
Mais, pour compléter votre empire
Et nous mettre en tout après vous,
Mesdames, il faut encor dire :
« Vous savez mieux tromper que nous. »

— HOFFMAN.

LES CRAINTES.

Depuis trois jours que je suis son amant,
Doris me jure une flamme éternelle;
Mais ma Doris est jeune, aimable et belle,
Que de raisons pour craindre un faux serment!

— Talairat. —

LE SEUL MOYEN.

Apprenez, bienheureux amants,
Qu'il n'est point d'amour éternelle!
Quand on ne veut point voir sa maîtresse infidèle,
Il ne faut pas vivre longtemps.

— Pavillon. —

FAUTE DE TEMPS.

Églé sans cesse est obsédée
Par les soupirs de mille amants;
Douce faveur est accordée
Tour à tour à leurs soins pressants.

« Qu'on est à plaindre d'être belle !
Leur dit-elle, enfin... j'ai trente ans,
Et d'être un quart d'heure fidèle
Je n'ai pas encore eu le temps. »

— Emmanuel Dupaty. —

LES RIENS.

Femmes avec de jolies *riens*
Vous savez toutes nous séduire,
Et c'est chez vous, je le soutiens,
Que *rien* a fixé son empire.
Dans vos atours souvent un *rien*
Suffit pour vous rendre plus belles :
Pourquoi faut-il, hélas ! que *rien*
Ne puisse vous rendre fidèles ?

— Leconte. —

MOIS DE MAI.

Le premier jour du mois de mai
Je vis Adèle et je l'aimai :
J'obtins doux retour de la belle,
Le premier jour du mois de mai.

Lui rester à jamais fidèle
Fut le projet que je formai...
Mais, las ! je fus trahi par elle,
Le premier jour du mois de mai.

— J. Blondeau. —

CONSOLATION.

Enfin mon infidèle amante
A rompu le lien qui m'avait attaché :
On prétend qu'elle en est contente,
Et, moi, je n'en suis pas fâché.

— Brazier. —

LES EXCEPTIONS.

Il en est jusqu'à trois que je pourrais compter :
Votre épouse dans peu fera la quatrième.

— Boileau. —

LE MONDE.

Je vois la moitié de ce monde
Se moquer de l'autre moitié;

J'entends la moitié de ce monde
Se plaindre de l'autre moitié;
On sait que la moitié du monde
Aime et trahit l'autre moitié;
Et moi seul, au milieu du monde,
Dont je méprise la moitié,
Dédaignant les caquets du monde,
Dont je ne crois pas la moitié,
Je veux être, en dépit du monde,
Toujours fidèle à ma moitié.

— S... —

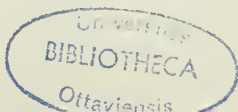
LES CONQUÊTES D'HÉLÉNA.

Les beaux yeux d'Héléna tournent toutes les têtes;
Mais à fixer son cœur on cherche vainement;
Héléna chaque jour prend un nouvel amant.
La belle s'agrandit, sans garder ses conquêtes.

— Capelle. —

LES DIEUX DE L'OLYMPE.

Un soir d'hiver, dans un cercle galant,
On raisonnait sur la mythologie;



Rose disait : « Que Mars était charmant !
J'aurais voulu lui consacrer ma vie !
— Moi, disait Laure, au divin Apollon
Je me serais volontiers alliée »
Une troisième à l'époux de Junon
Avec plaisir aurait été liée.
Toutes ainsi, de goût fort différent,
Ne s'accordaient que sur une matière :
Toutes voulaient avoir un dieu brillant ;
Mais, quand ce vint au tour de la dernière,
Elle leur dit : « J'ai d'autres sentiments :
Car, sur Vénus réglant ma vie entière,
Tous vos maris..., je les prends pour amants,
Et pour époux... Vulcain fait mon affaire. »

— J. Blondeau. —

UN MODÈLE A SUIVRE.

On blâme dans la jeune Hortense
Ses goûts légers, son inconstance ;
C'est se montrer bien rigoureux !
Elle a pris Titus pour modèle,
Et, tout comme lui, cette belle
Veut tous les jours faire un heureux.

— Marsollier. —

AU GALOP.

— Votre amour me ferait dieu ;
M'aimez-vous, mademoiselle?
— Soupirez un mois, dit-elle.
— Un mois ! c'est la mort ; adieu !
— Viens ! me crie une friponne,
Qui du temps sait mieux user ;
Chaque baiser qu'on se donne
Peut être un dernier baiser
Aimons vite,
Pensons vite;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

— DE BÉRANGER, *Dernières Chansons.* —

STANCES.

Beauté, mon cher souci, de qui l'âme incertaine
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,

Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me résoudrai de ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté ;
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet ;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y ; vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis et vous rire de moi.
S'il ne vous en souvient, vous manquez la mémoire ;
Et, s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avais toujours fait compte, aimant chose si haute
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas :
S'il arrive autrement, ce sera votre faute
De faire des serments et ne les tenir pas.

— Malherbe. —

LA PASSION VAINCUE.

La bergère Liris, sur le bord de la Seine,
Se plaignait l'autre jour d'un volage berger.
« Après tant de serments, peux-tu rompre ta chaîne?
Perfide, disait-elle, oses-tu bien changer?

« Puisqu'au mépris des dieux tu peux te dégager,
Que ta flamme est éteinte et ma honte certaine,
Sur moi-même, de toi je saurai me venger,
Et ces flots finiront mon amour et ma peine. »

A ces mots, résolue à se précipiter,
Elle hâta ses pas, et, sans plus consulter,
Elle allait satisfaire une fatale envie.

Mais bientôt, s'effrayant des horreurs de la mort :
« Je suis folle, dit-elle en s'éloignant du bord ;
Il est tant de bergers, et je n'ai qu'une vie! »

— Mademoiselle de la Vigne. —

SERMENTS.

Tu disais que l'amour même
Ne pourrait m'ôter ton cœur :

Tu trouvais ce bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur :
Tu me peignais la tendresse :
Hélas! c'est moi qui la sens;
Tu jurais d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes serments.

— Boufflers. —

LA FIDÉLITÉ DE LA FEMME.

Le cœur d'une femme
Se tourne à tout vent.
Son amour l'enflamme,
Et non son amant.
Ne comptez sur elle
Ni sur ses soupirs :
Quand elle est fidèle,
C'est à ses plaisirs.

— Moncrif. —

LA FEMME MALHEUREUSE.

— Des pleurs qui coulent de vos yeux
Je devine la cause, Hortense;

Un perfide a trahi vos feux,
Et vous pleurez son inconstance.
— Ah ! comment à ce point pouvez-vous vous tromper!
Connaissez mieux ce qui m'occupe :
Mon chagrin ne vient pas de me trouver sa dupe,
Mais de n'avoir pu le duper.

— BOURNOUVILLE. —

AVEU NAÏF.

C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête;
C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut :
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

— VOLTAIRE. —

DANGERS DE L'ABSENCE.

Que si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amants, que l'absence est cruelle !

Que de dangers on essuie en amour!
On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,
D'être c... deux ou trois fois par jour.

— Voltaire. —

LES FEMMES AIMENT CE QUI BRILLE.

Comme au brillant courent toutes les femmes!
Elles ont beau jurer fidélité,
L'amour ne tient jamais contre la qualité;
Et, malgré les plus belles flammes,
L'amant au plus haut rang monté
Est celui qui toujours peut le plus sur leurs âmes.

— Th. Corneille. —

TOUT REVIENT, EXCEPTÉ L'AMOUR.

Dans les champs que l'hiver désole,
Flore vient rétablir sa cour;
L'Alcyon fuit devant Éole,
Éole le fuit à son tour;
Mais, sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connaît point de retour.

— J.-B. Rousseau. —

UN AMANT TRAHI PAR SA MAITRESSE.

Quoi! tu gémis d'une inconstance!
Tu pleures, nouveau Céladon?
Ah! le trouble de ta raison
Fait honte à ton expérience.
Es-tu donc assez imprudent
Pour vouloir fixer une femme?
Trop simple et trop crédule amant,
Quelle erreur aveugle ton âme!
Plus aisément tu fixerais
Des arbres le tremblant feuillage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des guérets,
Que balance un zéphyr volage.

— PARNY. —

S'IL ÉTAIT DES FEMMES FIDÈLES!

O volages femelles!
La femme est toujours femme : il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas;
S'il en était d'assez fidèles,
Elles auraient assez d'appas.

— LA FONTAINE. —

EST-IL UNE FEMME CONSTANTE ?

L'on ne trouve jamais une femme constante,
Et, s'il y en a une, il y en a cinquante
Qui, mille fois le jour, changent volagement.
Il y a plus au vent qu'aux femmes d'assurance.
Les femmes de tout temps adorent l'inconstance;
Malheureux est celui qui aime constamment.

— DESPORTES. —

A UNE AMANTE ABANDONNÉE.

Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

— J.-B. ROUSSEAU. —

LA SEMAINE DES AMOURS.

On n'a plus ni plaisir ni peine,
Quand les dénoûments sont prévus;

Les amours n'ont qu'une semaine
Dont tous les jours sont convenus.
Le *lundi*, l'on voit une femme;
On fait l'aimable le *mardi*;
Le *mercredi*, l'on peint sa flamme;
Elle vous répond le *jeudi*;
On est heureux le *vendredi*;
On se quitte le *samedi*.
Le *dimanche*, tout est fini...
Pour recommencer le *lundi*.

— SCRIBE. —

LES APPARENCES.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri;
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri;
Et tout ce que d'ardeur font paraître les femmes,
N'est souvent qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.

— MOLIÈRE. —

CONSEILS.

Tant qu'aux désirs de vos amants
Vous paraissez inexorable,
Rien ne ralentira l'ardeur infatigable
De leurs tendres empressements.

Mais, dès qu'ils vous croiront à leurs vœux favorable,
Adieu larmes, soupirs, zèle, flamme et serments.
    Toujours rigoureuses, sévères,
    N'accordons rien aux soupirants ;
    Souvent nos faveurs les plus chères
Ne font que des ingrats et des indifférents.

— Le Brun. —

BARCAROLLE.

— Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler !

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin ;
J'ai pour lest une orange,
Pour voile une aile d'ange,
Pour mousse un séraphin.

Dites, la jeune belle, etc.

Est-ce dans la Baltique,
Sur la mer Pacifique,

Dans l'île de Java?
Ou bien dans la Norwége,
Cueillir la fleur de neige,
Ou la fleur d'Angsoka?

Dites, la jeune belle, etc.

— Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle
Où l'on aime toujours.
— Cette rive, ma chère,
On ne la connaît guère
Au pays des amours.

— Théoph. Gautier. —

PLAISIR ET CHAGRIN D'AMOUR.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie :
Elle me fuit et prend un autre amant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

« Tant que cette eau coulera lentement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,

Je t'aimerai, « me répétait Sylvie;
L'eau coule encore : elle a changé pourtant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

— Florian. —

SUR LA CONSTANCE.

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

— François Ier. —

IL FAUT SE FAIRE UNE RAISON.

Lorsque jadis, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
Et je pensai renoncer aux amours;
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidèles,

Vous comprenez, à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles :
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage :
On trouve assez de quoi se consoler ;
Ou bien buvez, c'est un parti fort sage.

— Voltaire. —

DÉFINITION DE LA JALOUSIE.

GEORGETTE.

. . . . Mon Dieu! qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible ;
Et jamais je ne vis un si hideux chrétien.

ALAIN.

Ce monsieur l'a fâché; je te le disais bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?

D'où vient qu'à tout le monde il voudrait la cacher,
Et qu'il ne saurait voir personne l'approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient... cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi l'est-il? et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... la... qui fait qu'on s'inquiète,
Et qui chasse les gens d'autour de la maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.
La femme est, en effet, le potage de l'homme,
Et, quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

— MOLIÈRE. —

APOLOGIE DE L'INCONSTANCE EN 1700.

Loin de la route ordinaire,
Et du pays des amants,
Je chante, aux bords de Cythère,
Les seuls volages amants,
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Des charmes de l'inconstance
Et de l'infidélité.

Fuyez donc, pasteurs fidèles,
Qui, sur le ton langoureux,

Verrez radoter vos belles,
Plus indolents qu'amoureux !
Venez, troupe libertine
De friponnes, de fripons,
A ma lyre qui badine
Inspirer de nouveaux sons.

Vous seuls faites la puissance
De l'empire de l'amour ;
Sans vous, bientôt la constance
Aurait dépeuplé sa cour ;
Et, si la friponnerie
N'y mêlait son enjoûment,
Dans peu la galanterie
Deviendrait un sacrement.

Que servirait l'art de plaire
Sans le plaisir de changer?
Et que peut-on dire et faire
Toujours au même berger?
Pour les beautés infidèles
Est fait le don de charmer ;
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'*Art d'aimer*.

Lorsque l'on voit Cythérée
Des voûtes du firmament

Sortir brillante et parée,
Est-ce pour Mars seulement?
Non; la volage déesse,
Lasse des amours des dieux,
Cherche, en l'ardeur qui la presse,
Adonis en ces bas lieux.

Si Nature, mère sage
De tous ces êtres divers,
Dans ses goûts n'était volage,
Que deviendrait l'univers?
La plus tendre tourterelle
Change d'amour en un an,
Et le coq le plus fidèle
De cent poules est l'amant.

La beauté qui vous fait naître,
Amour, passe en un moment;
Pourquoi voudriez-vous être
Moins sujet au changement?
C'est souhaiter que la rose
Ait, pendant tout un été,
De l'instant qu'elle est éclose
La fraîcheur et la beauté.

Un arc, des traits et des ailes,
Qu'on t'a donnés sagement,

Du dieu des amours nouvelles
Sont le fatal ornement.
Qui, voyant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement?

Aimons donc, changeons sans cesse;
Chaque jour nouveaux désirs;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieu! ce soir qu'Iris est belle!
Son cœur, dit-elle, est à moi;
Passons la nuit avec elle,
Mais comptons peu sur sa foi.

— Chaulieu. —

XI

SUR L'AMOUR ET LES AMANTS.

A UNE FEMME TROP DÉDAIGNEUSE EN FAIT D'AGE.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,

Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant, j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise :
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

— CORNEILLE. —

SUR UNE FLEUR.

C'était un de ces jours que jamais on n'oublie,
Jour de bonheur suprême, hélas! sans lendemain.
Celle que j'adorais, et qui l'avait cueillie,
Quand le soir fut venu, l'effeuilla de sa main.

— LAMARTINE. —

DE OUY ET NENNY.

Un doux nenny, avec un doux sourire,
Est tant honneste; il me faut vous l'apprendre.
Quand est d'ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrais vous reprendre :
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le plaisir me poinct;

Mais je voudrais qu'en me le laissant prendre
Vous me disiez : « Non, vous ne l'aurez point. »

— Marot.

CONSEIL AUX FEMMES.

Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jàmais sans mystère.
Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
C'est la manière de le faire.

— Comtesse de la Suze.

SONNET.

Que me servent mes vers et les sons de ma lyre,
Quand, nuit et jour, je change et de mœurs et de peau,
Pour aimer sottement un visage si beau !
Que l'homme est malheureux qui pour l'amour soupire !

Je pleure, je me deuls, je suis plein de martyre,
Je fay mille sonnets, je me romps le cerveau,

Et ne suis point aimé : un amoureux nouveau
Gaigne toujours ma place, et je ne l'ose dire.

Ma dame en toute ruse a l'esprit bien appris,
Qui toujours cherche un autre, après qu'elle m'a pris.
Quand d'elle je bruslois, son feu devenoit moindre;

Mais ores que je feins n'estre plus enflammé,
Elle brusle de moi. Pour être bien aimé,
Il faut aimer bien peu, beaucoup promettre et feindre.

— Ronsard. —

AVEU D'UNE FEMME.

Ce qu'on donne à l'amour est à jamais perdu.

— Mad. Desbordes Valmore. —

LAIDEUR ET BEAUTÉ.

Sa trop grande beauté m'obsède ;
C'est un masque aisément trompeur.
Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
Mais laide, laide à faire peur.

Belle ainsi, faut-il que je l'aime !
Dieu, reprends ce don éclatant ;
Je le demande à l'enfer même :
Qu'elle soit laide, et que je l'aime autant.

A ces mots, m'apparaît le diable ;
C'est le père de la laideur.
« Rendons-la, dit-il, effroyable ;
De tes rivaux trompons l'ardeur.
J'aime assez ces métamorphoses.
Ta belle ici vient en chantant :
Perles, tombez ; fanez-vous, roses.
La voilà laide, et tu l'aimes autant. »

« Laide ! moi ! » dit-elle étonnée.
Elle s'approche d'un miroir,
Doute d'abord ; puis, consternée,
Tombe en un morne désespoir.
« Pour moi seul tu jurais de vivre,
Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
A mon seul amour il te livre.
« Plus laide encor, je t'aimerais autant. »

Ses yeux éteints fondent en larmes ;
Alors sa douleur m'attendrit :
« Ah ! rendez, rendez-lui ses charmes.
— Soit ! » répond Satan, qui sourit.

Ainsi que naît la fraîche aurore,
Sa beauté renaît à l'instant.
Elle est, je crois, plus belle encore;
Elle est plus belle, et, moi, je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
Qu'on lui rend bien tous ses appas;
Des pleurs restent sur sa figure,
Qu'elle essuie en grondant tout bas.
Satan s'envole, et la cruelle
Fuit et s'écrie en me quittant :
« Jamais fille que Dieu fit belle
Ne doit aimer qui peut l'aimer autant. »

— Béranger. —

TROP TOT ET TROP TARD.

Adolescents et barbons
Pour aimer ne sont pas bons :
Voilà la ressemblance.
Il n'est pas temps à quinze ans;
A soixante, il n'est plus temps :
Voilà la différence.

— Panard. —

TROP TARD.

Si l'armure n'est complète,
Si tout ne va comme il faut,
Il vaut mieux faire retraite
Que d'entreprendre un assaut.
L'amour ne rend point la place
A de mauvais combattants,
Et rit de la vaine audace
Des galants de cinquante ans.

— CORNEILLE. —

L'AMOUR MARCHE A PAS DE LOUP.

Combien en voyons-nous se laisser, pas à pas,
Ravir jusqu'aux faveurs dernières,
Qui, dans l'abord, ne croyaient pas
Pouvoir accorder les premières !

L'Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants.
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au danger s'est trouvée,
Qui ne sait, la plupart du temps,
Comment la chose est arrivée.

— LA FONTAINE. —

L'AMOUR ET LA FOLIE.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience :
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des yeux.
Vénus en demande vengeance ;
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devrait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

— La Fontaine. —

LE BON TEMPS.

Un jour, une actrice fameuse
Racontait les fureurs de son premier amant ;
Moitié riant, moitié rêveuse,
Elle ajouta ce mot charmant :
« Oh ! c'était le bon temps ! j'étais bien malheureuse ! »

— *** —

LES BAISERS ET LES MOUTONS.

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire :
Pour le berger le troc fut bon ;
Car il obtint de la bergère,
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,

Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

— DUFRESNY. —

SUR UNE FEMME POËTE.

Dites-moi donc pourquoi les vers d'Armande
Sont devenus secs, diffus et glacés...
— Vous l'ignorez? — Oui. — C'est qu'elle commande
Les vers présents à ses amants passés.

— MILLEVOYE. —

A UNE FEMME QUI S'ÉTAIT IMAGINÉ QUE L'AUTEUR ÉTAIT AMOUREUX D'ELLE.

Philis, qui me voit le teint blême,
Les sens ravis, hors de moi-même,

Et les yeux trempés tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

En quelle école nonpareille
Aurait-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas,
Que je pusse la trouver belle,
Pâlir, languir, transir pour elle,
Et ne m'en apercevoir pas?

Oh! qu'il me serait désirable
Que je ne fusse misérable
Que pour être dans sa prison!
Mon mal ne m'étonnerait guères,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneraient la guérison.

C'est de Glycère que procèdent
Tous les ennuis qui me possèdent,
Sans remède et sans reconfort.
Glycère fait mes destinées;
Et, comme il lui plaît, mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

— Malherbe. —

A CLIMÈNE.

Tout me fait peine,
Et, depuis un jour,
Je crois, Climène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux :
Tout beau, cruelle ;
Ce n'est pas pour vous.

— BOILEAU. —

IL ÉTAIT TEMPS !

Un beau soir, la jeune Glycère
Fut au bois avec Mathurin,
Et, de retour près de sa mère,
Elle avait l'air triste et chagrin ;
Craignant pour sa taille naissante
Certains progrès inquiétants,
On maria notre innocente...
Il était temps !

— BRAZIER. —

CRUAUTÉ.

Toujours, si, moi, j'étais glace,
Dans moi tu te mirerais;
La tunique qui t'enlace,
Toujours tu me porterais.
Si je devenais eau pure,
Dans moi tu te baignerais;
Parfum pour ta chevelure
Toute je t'embaumerais;
Pour tes deux seins bandelette,
Perle au cou pour ta toilette,
Sandale... ah! si je l'étais,
Du pied tu me foulerais.

— ANACRÉON. —
(*Traduction de P.-P. Rabbe.*)

L'AMANT DÉSAPPOINTÉ.

Pour renvoyer un ennuyeux amant,
Chloé lui dit : « Jeune fille, à ma mère
Je fus toujours soumise aveuglément;
A quatorze ans, sur moi veilla mon père;

A mon époux j'appartiens aujourd'hui,
Je suis son bien, et lui seul en dispose :
Or, si de moi vous voulez quelque chose,
Tout bonnement adressez-vous à lui. »

— *** —

LE MONDE EST MÉCHANT.

Le monde est méchant, ma petite :
Avec un sourire moqueur,
Il dit qu'à ton côté palpite
Une montre en place de cœur.

— Pourtant ton sein ému s'élève
Et s'abaisse comme la mer
Aux bouillonnements de la séve
Circulant sous ta jeune chair.

Le monde est méchant, ma petite :
Il dit que tes yeux vifs sont morts,
Et se meuvent dans leur orbite
A temps égaux et par ressorts.

— Pourtant une larme irisée
Tremble à tes cils, mouvant rideau,

Comme une perle de rosée
Qui n'est pas prise au verre d'eau.

Le monde est méchant, ma petite :
Il dit que tu n'as pas d'esprit,
Et que les vers qu'on te récite
Sont pour toi comme du sanscrit.

— Pourtant sur ta bouche vermeille,
Fleur s'ouvrant et se refermant,
Le rire, intelligente abeille,
Se pose à chaque trait charmant.

C'est que tu m'aimes, ma petite,
Et que tu hais tous ces gens-là.
Quitte-moi, — comme ils diront vite :
« Quel cœur et quel esprit elle a ! »

— Théophile Gautier. —

XII

SUR LE CHOIX D'UNE FEMME.

LA BONNE RÉSOLUTION.

Écoutez ma parole, ô mortels égarés
Qui dans la servitude aveuglément courez,
Et voyez quelle femme au moins vous devez prendre.
Si vous l'épousez riche, il se faut préparer
De servir, de souffrir, de n'oser murmurer,
Aveugle en tous ses faits, et sourd pour ne l'entendre.

Dédaigneuse et superbe, elle croit tout savoir;
Son mari n'est qu'un sot trop heureux de l'avoir;

En ce qu'il entreprend elle est toujours contraire :
Ses propos sont cuisants, hautains et rigoureux,
Le forçat misérable est beaucoup plus heureux,
A la rame et aux fers d'un outrageux corsaire.

Si vous la prenez pauvre, avec la pauvreté
Vous épousez aussi mainte incommodité,
La charge des enfants, la peine et l'infortune ;
Le mépris d'un chacun vous fait baisser les yeux,
Le soin rend vos esprits chagrins et soucieux ;
Avec la pauvreté toute chose importune.

Si vous l'épousez belle, assurez-vous aussi
De n'être jamais franc de crainte et de souci :
L'œil de votre voisin comme vous la regarde ;
Un chacun la désire, et vouloir l'empêcher,
C'est égaler Sisyphe et monter son rocher ;
Une beauté parfaite est de mauvaise garde.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié,
L'esprit, tenant du corps, est plein de mauvaistié :
Vous aurez la maison pour prison ténébreuse ;
Le soleil à vos yeux désormais ne luira ;
Bref, on peut bien penser si elle déplaira,
Puisqu'une femme belle en trois jours est fâcheuse.

— Desportes. —

MÊME SUJET.

Lysimon, un jour, désira
Consulter la sage Laura
Sur les qualités que devra
Avoir la femme qu'il prendra.
Voici (cela n'étonnera)
La réponse qu'il en tira :
« Belle épouse vous trahira ;
Laide, elle vous répugnera ;
Pauvre, elle vous ruinera ;
Riche, elle vous dominera ;
Sotte, bientôt vous ennuîra ;
Savante, bien pis ce sera ;
Vieille, elle vous dégoûtera ;
Jeune, aimable, vous donnera
Fil à retordre... *et cætera* ;
Puis elle vous enterrera :
Ainsi, monsieur se résoudra
A faire ce qui lui plaira.
— C'en est assez, se mariera,
Reprit Lysimon, qui voudra. »

— PONSARDIN-SIMON. —

INCONVÉNIENTS DE LA DISPROPORTION D'AGE.

Hanz Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute manière ;
Il prit aussi soucis cuisants,
Car l'un sans l'autre ne va guère.

— LA FONTAINE. —

FILLE A MARIER AVEC 100,000 FRANCS DE DOT.

Jeunes gens, vieux célibataires,
Qui n'avez pas de femme à vous,
Et qui voulez devenir pères,
Ou du moins devenir époux,
Courez à ma fille Céleste
Offrir vos vœux et votre encens ;
Je ne crains pas qu'elle me reste :
En dot elle a cent mille francs.

Ma Céleste est fort économe,
Mange fort peu, boit encor moins ;
Au dîner de son petit homme
Elle apportera tous ses soins.

Des cuisiniers que l'on renomme
Elle possède les talents :
Si son époux est gastronome,
Cela vaut bien dix mille francs. Fr. 10,000

A son nom, d'heureuse origine,
Sa beauté ne répond pas mal;
Est-ce la rose purpurine?
Non, c'est le bouton virginal.
Des amants le tendre langage
N'a jamais agité ses sens.
Être jeune, jolie et sage,
Cela vaut bien vingt mille francs. . 20,000

Ma Céleste, cherchant à plaire,
De la mode observe les lois;
Mais, et modiste et couturière
Sont toujours au bout de ses doigts.
En toilette point de dépense!
Je le demande aux soupirants,
Si cet article, en conscience,
Ne vaut pas trente mille francs. . . 30,000

De danser ma fille est bien aise;
Mais, ne voulant rien dépenser,
Dans sa chambre, avec une chaise,
Céleste s'amuse à valser.

Ni bal, ni spectacle, ni fête,
Combien ces trois points importants ?
En connaisseur, je les arrête
Pour le moins à vingt mille francs. 20,000

Il s'en faut encor de vingt mille
Que je ne trouve mon total :
Un enfant!... Céleste est docile,
Son caractère est doux, égal ;
Jamais le plus léger nuage,
De la bonté dans tous les temps.
Ah ! la douceur en mariage
Vaut, ma foi ! bien vingt mille francs. 20,000

Total. . . . Fr. 100,000

— JACQUELIN. —

LA PETITE ET LA GRANDE.

Deux nymphes partageaient le cœur du beau Lucas.
L'une, petite, est la tendre Nanine ;
L'autre est Chloris, qui joint à mille appas
Un port de reine, une taille divine.
Un jour, à maître Pierre il fut conter le cas ;
Celui-ci l'écoute en silence,

Puis, du ton d'un docteur pourvu d'un rare esprit :
« A Nanine, dit-il, donne la préférence ;
Il faut de tous les maux choisir le plus petit. »

— *** —

LA GROSSE ET LA PETITE.

Dorante, las du célibat,
Las de passer ses jours dans le libertinage,
Crut qu'il fallait changer d'état
Et se soumettre enfin au joug du mariage.
On lui proposa deux partis :
Une femme grosse et dodue ;
Une autre petite et menue ;
C'est de quoi contenter les divers appétits.
Toutes deux étaient fort de mise.
Il choisit la petite, et dit d'un ton railleur :
« Ma foi, de cette marchandise,
« Le moins qu'on en peut prendre est toujours le meilleur. »

— *** —

PEUT-ON ÊTRE HEUREUX EN FEMME.

Une jeune et charmante dame,
Me voyant malheureux au jeu,

Me dit en riant, depuis peu,
Que je serais heureux en femme.
Je répondis avec chaleur,
En lui parlant du fond de l'âme,
Que c'était avoir du malheur,
Même que d'être heureux en femme.

— *** —

INCERTITUDE.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais, toutefois, ne pressons rien :
Prendre femme est étrange chose.
Il faut y penser mûrement;
Sages gens, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

— De Mauroy. —

L'AVIS DU MARIAGE.

Toi qui veux femme choisir,
A plaisir,

Si la belle te demeure,
Des amis de ses beaux yeux,
Curieux,
Te viendront voir à toute heure.

Si tu mets en ta maison,
Sans raison,
La laide et mal gracieuse,
Elle qui rechignera,
Te sera
Toute sa vie ennuyeuse.

Si, de force dépourvu,
Tu as eu
La femme jeune et féconde;
C'est un cheval, pour soudain,
Comme un daim,
Te porter en l'autre monde.

Si tu veux, par fol désir,
Te saisir
De la vieille, jà chenue,
Tu regretteras toujours
Les beaux jours
De ta jeunesse perdue.

Si tu veux la riche avoir,
Son avoir

La rendra bien si rebelle,
Qu'elle te méprisera,
        Et dira
Que tu ne vivrois sans elle.

Si la pauvre tu attends,
        Le bon temps,
Chez toi, n'arrêtera guère ;
Pauvreté, par désarroi,
        Tire à soi
Toute sorte de misère.

Si, d'avarice surpris,
        Tu as pris
Une femme fausse et fière,
Tu t'es mis la corde au col,
        Comme un fol
Qui se noie en la rivière.

Mais toi qui, par ton avoir,
        Dis avoir
Femme belle et bonne ensemble,
O beau Phénix ! devenu
        Cher tenu,
Heureux est qui te ressemble.

— Claude Mermet —

AVIS.

Fille jolie à marier :
Dix-sept printemps forment son âge.
A tout elle sait se plier,
Entend au parfait le ménage.
Plus, humeur gaie, esprit uni,
Caractère le plus aimable ;
Plus, une dot considérable,
Avec un trousseau bien garni.
Qui que vous soyez, venez vite,
Vous que le marché tentera :
Pour cause qu'apprendrez ensuite,
C'est le plus pressé qui l'aura.

— Jame.

INDÉCISION.

Tu vis dans une inquiétude
Du parti que tu dois choisir,
Et la femme et la solitude
Suspendent tous deux ton désir.

Ainsi l'on voit que ton courage,
Affligé d'un rude combat,

Est tantôt pour le mariage,
Et tantôt pour le célibat.

Mais sais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton esprit en paix?
Résous-toi d'imiter ton père,
Tu ne te marieras jamais.

— Claude de Malleville. —

XIII

SUR LE MARIAGE.

OUI ET NON.

— Je viens vous consulter, compère,
Sur un point des plus délicats,
Je veux me marier; Lucas,
Me conseillez-vous de le faire?
— Eh! oui, mariez-vous, Colas.

— Si j'allais faire une sottise?
Si, quand j'aurai sauté le pas,

J'en allais enrager tout bas?
Parlez-moi donc avec franchise.
— Eh bien, ne vous mariez pas.

— J'en ai cependant grande envie,
Mon amoureuse est si jolie!
C'est Babet, la fille à Thomas,
Morgué! je l'aime à la folie.
— Ah! ah! mariez-vous, Colas.

— Oui; mais de ma femme peut-être
Un galant, lorgnant les appas...
J'honore les c...., Lucas;
Mais pour rien je ne voudrais l'être.
— Oh! ne vous mariez donc pas.

— Fort bien; les bras croisés, je gèle
La nuit, tout seul entre deux draps :
Si j'avais Babet en mes bras,
Jarni! je pense qu'avec elle
Je ne... — Mariez-vous, Colas.

— Mais, si Babet du haut en bas
Me traite, et fait le diable à quatre,
Moi qui n'aime pas les débats,
Je serai forcé de la battre.
— J'entends. Ne vous mariez pas.

— Mais quel plaisir lorsque l'on baise
Deux ou trois marmots gros et gras,
De sa façon !... j'en mourrais d'aise.
— Allons ! mariez-vous, Colas.

— Mais, si ma femme, trop féconde,
En mettait dix ou douze au monde,
Voici bien un autre embarras !
— Peste ! ne vous mariez pas.

— Écoutez donc, Lucas, j'espère
Que, quand je serai vieux et las,
Ces enfants nourriront leur père.
— C'est vrai. Mariez-vous, Colas.

— Mais la mort, qui frappe à toute heure,
N'a qu'à me rendre veuf... hélas !
Compère, il faudra que j'en meure.
— Parbleu ! ne vous mariez pas,

Or çà, messieurs les avocats,
Conseillez-moi donc, je vous prie ;
A loisir discutez le cas :
En attendant, je me marie.

Adieu ! — Peste du gros Lucas !

— Collin. —

LE PIRE DES ÉTATS.

Homme qui femme prend se met en un état
Que de tous à bon droit on doit nommer le pire.
Fol était le second qui fit un tel contrat :
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

— La Fontaine. —

MARIEZ-VOUS. — NE VOUS MARIEZ PAS.

Ruinés par mainte folie,
Vous qui trouvez femme jolie,
Riche en vertus, or et bijoux,
Mariez-vous.
Mais vous à qui femme charmante
N'apporte pour dot et pour rente
Que ses dettes et ses appas,
Ne vous mariez pas.

Vous qui, contraints par vos affaires,
D'être nuit et jour sédentaires,
Pouvez dépister les jaloux,
Mariez-vous.
Mais, vous dont les fâcheux voyages
De vos solitaires ménages

Jour et nuit éloignent les pas,
Ne vous mariez pas.

Vous dont la molle confiance
Ne commande pas la constance
Par des grilles et des verrous,
Mariez-vous.
Mais, par un esclavage infâme,
Vous qui prétendez qu'une femme
Doit être à l'abri d'un faux pas,
Ne vous mariez pas.

Vous, enfin, dont l'épouse aimable
Doit se plaire à vous voir à table
Et boire et chanter comme nous,
Mariez-vous.
Mais vous dont la femme bégueule
Voudrait à sa personne seule
Réduire vos joyeux ébats,
Ne vous mariez pas.

— DÉSAUGIERS. —

DOUBLE RAISON.

Tu veux l'épouser, et lui non :
Vous avez tous les deux raison.

— *Traduction de* MARTIAL. —

LA CHAINE CONJUGALE.

Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire et le mort au vivant.

— TH. CORNEILLE. —

DIALOGUE.

— Ton fils, dit-on, dans quelques jours
Épouse sa belle cousine?
— Oui, pour couronner leurs amours
J'unis Ernest avec Aline.
Aline est l'objet de ses vœux;
Cet hymen me paraît sortable.
— Soit; mais, pour former de tels nœuds,
Ton fils est trop peu raisonnable,
Conviens en. — Bon! — Il lui faudrait
Et plus de sagesse et plus d'âge.
— Eh! mon ami, s'il était sage,
Crois-tu donc qu'il se marierait?

— PONSARDIN-SIMON. —

LE BON ET LE MAUVAIS MÉNAGE.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie et s'essaye,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraye :
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu : l'état de mariage
Est des humains le plus cher avantage
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentiments, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en font de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté son nom et son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique,

Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, et la nuit sans amour;
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans la douleur profonde :
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit :
Que de lumière en une âme si neuve!
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage...

— VOLTAIRE. —

RICHE ET JOLIE.

Que son sort est digne d'envie!
Être à la fois riche et jolie,
C'est trop pour un seul prétendant :
De nos jours, on n'en veut pas tant.

L'un la prendrait pour sa richesse,
Un autre pour sa gentillesse :
Ce qu'elle a pour faire un heureux
Suffirait pour en faire deux.

— Scribe. —

UN HOMME AUSSI FIN QU'UNE FEMME.

Catin veut épouser Martin :
C'est faire en très-fine femelle.
Martin ne veut point de Catin :
Je le trouve aussi fin comme elle.

— Marot. —

LE MOYEN D'AIMER TOUJOURS.

Si vous avez bien envie
D'aimer toujours Émilie,
Laissez là le sacrement.
Vouloir épouser la belle,
C'est vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement
Que par votre changement.

— Bussy-Rabutin. —

CE QU'EST LE MARIAGE.

Le mariage est une espèce
De banque et de société,
Où d'abord chacun a compté
Sur le rang et sur la richesse,
Sur l'agrément, sur la tendresse,
Et quelquefois sur la beauté;
Mais où, d'un et d'autre côté,
Chacun met en communauté
Quelque défaut, quelque faiblesse,
Dont il n'est rien dit au traité.

— Desmarets. —

POUR PEU GAGNER, IL FAUT BEAUCOUP RISQUER.

. . . . . La femme est une marchandise
Qu'on doit prendre au hasard sans la faire priser,
Et qu'on ne peut jamais connaître qu'à l'user;
Il faut, sans tâtonner, brusquer le mariage,
Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.
Qui tremble dès le port, ne doit point s'embarquer;
Et, pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer.

— Destouches. —

MARIAGE, ESCLAVAGE.

« Qu'il est doux d'être dans la cage !
Disait au dehors un pinson
Y voyant un serin qui de son doux ramage
Faisait retentir sa prison.
Il a nourriture à foison,
Bon grain et gentille femelle,
Et peut, quand il veut, avec elle,
Rire, boire, manger, et dire la chanson. »
C'est ainsi que, voyant une jeune pucelle,
Damis croit qu'il serait au comble des plaisirs,
S'il pouvait se lier d'une chaîne éternelle
Avec ce doux objet de ses tendres désirs ;
Mais la cage et le mariage
Ne font sentir les maux que quand on est dedans.
Pour devise, prenez cette leçon fort sage :
Jamais maris, toujours amants.

— Mlle de Scudéry. —

LA DIFFÉRENCE.

Les femmes, à mon jugement,
Sont bien plus fines qu'on ne pense :

L'esprit leur plaît dans un amant ;
Mais, pour l'époux, on l'en dispense.

— MASSON.

LA PIRE CHOSE DU MONDE.

Contre Job autrefois le démon révolté,
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa santé :
Mais, pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez-vous ce qu'il fit? Il lui laissa sa femme.

— Mlle DE SCUDÉRY.

LES MAXIMES DU MARIAGE.

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage ;
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre, subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne,

Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître...
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il veut lui faire grâce.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne ;
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette :

Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux fond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon ;
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleste bonté !
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant ;
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur, mais c'est quelque bonne âme ;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.
Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE, AVEC SON EXERCICE JOURNALIER.

Première maxime.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui
Doit se mettre dans la tête,

Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire;
Mais, pour l'heure présente, il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

Deuxième maxime.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la possède.
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

Troisième maxime.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles;
Et les soins de paraître belles
Se prennent peu pour les maris.

Quatrième maxime.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
Car, pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

Cinquième maxime.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune âme :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame
N'accommodent pas monsieur.

Sixième maxime.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien :
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

Septième maxime.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier ni plumes :

Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

Huitième maxime.

Ces sociétés déréglées
Qu'on nomme belles assemblées
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :
En bonne politique, on les doit interdire;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

Neuvième maxime.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

Dixième maxime.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaye.
Selon les prudents cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Est toujours celui qui paye.

— MOLIERE. —

LA DERNIÈRE SOTTISE.

Monsieur Figeac, connu par mille écarts divers,
Vient d'épouser la prude Orphise.
Hier, au sortir de l'église,
La dame lui disait : « Enfin, de vos travers
Vous voilà revenu, mon ami, je l'espère!
Vous serez sage désormais?
— J'en conviens, dit Figeac, j'eus la tête légère ;
Je vais tout réparer ; oui, je vous le promets ;
Ne craignez point, charmante Orphise,
Que je me démente jamais :
Je viens de faire ici ma dernière sottise. »

***

LA MALVENUE.

Après dix mois de mariage,
Plus simple que le premier jour,
Lise venait de mettre au jour
De son hymen le premier gage.
« Quel est, dit-elle, cet enfant?
— C'est, dit la garde, une fillette.

— Ah! Dieu! reprit-elle à l'instant,
Je n'en veux point; qu'on la remette. »

— *** —

SUR LA PATIENCE.

Une femme patiente
Serait en tout pays une chose étonnante,
Mais ce serait un prodige à Paris :
Non qu'on ignore là ce que la patience
A de beau, mais le sexe a la grande science
De la faire exercer par messieurs les maris.

— *** —

CONSEIL AUX HOMMES.

L'homme, dans tous les temps, peut se mettre en ménage :
La femme est sa maîtresse au printemps de son âge,
Sa compagne à l'époque où brille sa raison,
Et son soutien enfin dans l'arrière-saison.
Plaire, aimer, consoler, semble être son partage :
Qui l'obtient est heureux; mais qui s'en passe est sage.

— DE SCHOSNE. —

LA PIERRE PHILOSOPHALE.

Quand un mari, quand une femme
Vivent de telle sorte entre eux,
Que ce n'est qu'un corps et qu'une âme,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais, si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale :
C'est la pierre philosophale
De n'être qu'un quand on est deux.

— DESMARETS. —

ON N'EN MEURT PAS.

Voyez-vous la pauvre Lisette
Trembler le soir de son hymen ?
Elle est pensive, elle est muette :
Mais attendons au lendemain ;
Lisette alors avec courage
A su franchir ce mauvais pas,
Et va dire à tout le village
Qu'on n'en meurt pas !

— JOSEPH. —

UNE RARE DÉMARCHE.

Quand, pour ravoir son épouse Eurydice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourments divers.
On admira bien plus que ses concerts
D'un tel amour la bizarre saillie;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie
Et la retint en faveur de sa voix.

— J.-B. ROUSSEAU. —

CONSEIL.

L'œuvre d'hymen tu veux parfaire;
Mal t'en viendra, c'est chose claire.
Crois que gens mariés ont tous
Plus d'un tracas, plus d'une affaire;
Mieux vaut dire : « Que dois-je faire?
Que dire? las! que ferons-nous? »

— PIERRE GRINGOIRE. —

L'ANNIVERSAIRE D'UN MARIAGE.

Voici venir le jour qui commence l'année.
J'accepte, mes amis, vos vœux et votre espoir ;
Souhaitez-moi pourtant, s'il vous plaît, de revoir
Cette époque souvent, jamais cette journée.

— LORD BYRON. —
(*Traduction de B. Laroche.*)

MÊME SUJET.

Ce jour dont je maudis l'aurore,
De tous nos jours fut le plus malheureux.
Voilà *six* ans, nous n'étions qu'*un* encore,
Depuis *cinq* ans, nous sommes *deux*.

— LORD BYRON. —
(*Traduction de B. Laroche.*)

RÉDUCTION.

Damon disait à son épouse Hortense :
« Les sacrements sont objets d'importance ;

Sais-tu leur nombre?—Oui; sept.—C'est trop commun.
Six. — Depuis quand? — Depuis que pénitence
Et mariage, hélas! ne font plus qu'un. »

— MILLEVOYE. —

SUR LES FILLES QUE L'ON MARIE DE FORCE.

. . . .

On ne peut pas traîner les filles à l'autel
Et leur faire épouser de force tel ou tel;
Elles ont bien assez d'intelligence, en somme,
Pour savoir dire un *non*, ne voulant pas d'un homme;
Et, lorsque d'un monsieur impertinent ou laid
Elles font un mari, c'est que cela leur plaît.

— PONSARD.

LE JOUR ET LA NUIT.

Qu'un mariage est plein d'appas,
Quand un mari, la nuit, peut contenter sa flamme,
Et que, le jour, il n'entend pas
Les sottises que dit sa femme.

— ... —

LE GRAND ORDRE.

Femme coquette en sait plus que le diable
Quand il lui plaît enrôler son époux
Dans le grand ordre; et son cœur variable,
En fait d'amour, est plus sorcier que nous.

— De Sénecé. —

CONSEIL AUX MARIS.

... Comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse; et d'une âme séduite
Corriger le hasard par la bonne conduite.

— Molière. —

LE MARIAGE DE MA VOISINE.

Une fille, à seize ans, est bonne à marier;
Elle sait promener ses doigts sur un clavier,

Dans un roide corset emprisonner ses hanches,
Se faire un ongle rose et pointu, des mains blanches,
Parler italien, peindre tant bien que mal,
Être sage à la messe et souriante au bal.
Donc, on cherche un mari. Vient un jeune homme honnête,
Vêtu d'un habit noir, ganté, la barbe faite;
Il a laissé chez lui sa pipe et ses gros mots;
Il arrive au salon comme dans un champ clos,
La visière baissée, armé pour la parade,
Hérissé de vertus et de morale fade.
La jeune fille a pris, au fond de son tiroir,
Sa robe préférée, et, devant son miroir,
Divisé sur son front en deux nattes égales
Ses fins cheveux épars en brillantes spirales,
Et la voilà qui vient, la pudeur sur le front,
D'un examen douteux solliciter l'affront.

Le futur a souri d'un air grave et paterne,
Sur toutes ces beautés il promène un œil terne;
Elle n'a pas encore osé lever les yeux,
Que déjà son regard, avide et curieux,
Perçant son voile, armé d'une science impure,
A violé le nœud de sa chaste ceinture!
On demande sa main; — et le père prudent
Évite le hasard du choix à son enfant.

Marché conclu. — Pourtant la pauvre jeune fille
Pleure; elle va quitter sa mère et sa famille;

Adieu les rires fous, et les rêves dorés,
Et les jeux enfantins sur les herbes des prés!
Loin de ses jeunes sœurs, il faut, demain peut-être,
Suivre cet étranger qu'on lui donne pour maître.
A ses amours d'enfant c'est un dernier adieu.
Ainsi s'est mariée — à la grâce de Dieu —
Notre pauvre voisine. Elle était vraiment belle
En allant à l'église. Un brouillard de dentelle
S'épaississait autour de son corps virginal.
— Mais l'époux était laid et juge au tribunal.

— CHARLES REYNAUD. —

LES COMMENCEMENTS.

Commencements sont doux en mariage,
Nouvelle ardeur, flatteurs empressements,
Jeunes attraits exposés au pillage,
Y font passer d'agréables moments.
Bientôt après, quand pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence,
Y font languir l'appétit émoussé.

— DE SÉNECÉ. —

XIV

SUR L'AMOUR EN MARIAGE.

CE QUE DURE LA LUNE DE MIEL.

Une lune de miel n'a pas trente quartiers
Comme un baron saxon... Et gare les derniers !
L'amour (hélas ! l'étrange et la fausse nature !)
Vit d'inanition et meurt de nourriture.

— Alfred de Musset. —

DETTES.

L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'Amour.

— La Chaussée. —

LE LENDEMAIN.

L'hymen, en ce beau jour, t'apprête
Une couronne de sa main.
Tu t'en repentiras, peut-être, dès demain.
Souvent, quoique l'Amour soit prié de la fête,
Il ne l'est pas du lendemain.

— Régnard. —

UNE ANNÉE.

Parmi nous, le cours d'une année
Finit la tendresse et les chants.
On voit souvent naître dans l'hyménée
Les chagrins avant les enfants.

— Grécourt. —

CONVERSATION CONJUGALE.

LE MARI.

Tu me semblais chaque matin
Aimable, contente et joyeuse :

Quel accident ou quel chagrin
Te rend ainsi triste et rêveuse?
Parle, d'où vient cet ennui-là?
Époux et femme, chère amie,
Ne font qu'un seul.

LA FEMME.

C'est pour cela :
Quand je suis seule, je m'ennuie.

— SCRIBE. —

LE DEVOIR.

Malgré toutes les amorces
Que l'Hymen peut faire voir,
L'Amour perd bien de ses forces
Quand il agit par devoir.

— BOURSAULT. —

MÊME SUJET.

Chez les amis, tout s'excuse et tout passe;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait;

Chez les époux, tout ennuie et tout lasse :
Le devoir nuit ; chacun est ainsi fait.

— La Fontaine. —

MÊME SUJET.

L'amour, tant qu'il est libre, enchante nos esprits,
Et nous fait de ses maux une agréable affaire ;
Mais il perd beaucoup de son prix
Sitôt qu'il devient nécessaire.

— Pavillon. —

CONSEIL AUX ÉPOUX.

Pour peu que l'on soit marié,
On l'est beaucoup, a dit un sage ;
Et, du moment qu'on est lié,
Chacun doit céder à l'usage :
La femme, se prêter en paix
A tous les soins qu'Hymen réclame ;
Et le mari, sans dire : *Mais*,
Passer quelque chose à sa femme.

— *** —

AVANT ET APRÈS.

Au sortir du couvent,
L'hymen enchaîne Laure :
La belle était encore
Un ange une heure *avant* ;
Mais un bruit effroyable
Suit le calme de près,
Et notre ange est un diable
Après.

— DÉSAUGIERS.

XV

SUR LES MARIS ET LES FEMMES.

L'HEUREUSE JALOUSIE.

Iris m'était inexorable,
Lorsque son défiant époux
Mal à propos devint jaloux :
O dieux ! qu'il me fut favorable !
La belle Iris me prit au mot,
En dépit de son fâcheux maître ;
Et ce pauvre homme fut un sot
Par la seule crainte de l'être.

— FURETIÈRE. —

A UN NOUVEAU MARIÉ.

J'ai depuis peu vu ta femme nouvelle,
Qui m'a paru si modeste en son air,
Si bien en point, si discrète, si belle,
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
Bref, si parfaite et d'esprit et de chair,
Que, si le ciel m'en donnait trois de même,
J'en rendrais deux au grand diable d'enfer,
Pour l'engager à prendre la troisième.

— J.-B. ROUSSEAU. —

UNE FEMME PRUDENTE.

Un moribond, d'un ton plein d'amitié,
Interrogeait sa dolente moitié :
« Sincèrement, Marton, daigne me dire
Si ta vertu n'a point fait de faux pas?
Il t'aimait bien, notre voisin Lucas!
Que risques-tu? Dans un moment j'expire.
— Mais, cher époux, si vous ne mouriez pas? »

— LE GAY. —

LE BORGNE.

En vain à m'épier ton cœur jaloux s'attache;
Tu veux troubler mes feux : quel est donc ton orgueil ?
Argus, avec cent yeux, ne put garder sa vache;
Et toi, tu veux garder ta femme avec un œil.

— THIBAULT. —

L'ACTE DE NAISSANCE.

Jadis vivait à Carcassonne
Un gros richard nommé Lucas.
Ami de l'espèce qui sonne,
Il faisait la banque aux ducats.
Un jour, sa femme assez jolie
Lui mit au monde un beau garçon.
Dans l'église, en cérémonie,
Un prêtre asperge le poupon;
Puis sur le livre de la vie,
Où tous les noms sont consignés,
Le pasteur, dans la sacristie,
Dit à Lucas : « Monsieur, signez. »
Et Lucas, selon sa manie,
Toujours l'esprit à son métier,

Très-nettement, sur le papier,
Signa : « Lucas et compagnie. »

— Le marquis de Villette. —

VIEILLE VÉRITÉ.

Femme du bon temps où nous sommes
Ne s'engage en aucun lien :
Toutes pourtant aiment les hommes,
Mais aucune n'aime le sien.

— *** —

UN AVEU CONSOLANT.

Blaise, impatiemment attendant la journée
Qu'à la grande Martine on l'allait marier,
Fut cinq ou six fois la prier
De vouloir lui prêter un pain sur la fournée.
Elle, sourde à tous ces discours,
Avec emportement le rebuta toujours.
Enfin, le jour venu si désiré de Blaise,
Couchés l'un avec l'autre, et jasant à leur aise :
« Martine, lui dit-il, entre nous tu fis bien,
Quand je te pressais tant, de ne m'accorder rien.

Tout franc, si jusque-là tu t'étais échappée,
Je n'aurais de mes jours voulu te regarder.
— Je n'avais garde aussi de te rien accorder :
J'avais, répondit-elle, été trop attrapée. »

— Boursault. —

UNE TERRIBLE VISION.

Par la vapeur du vin nouveau,
Lucas s'était, un jour, embrouillé le cerveau ;
Et, rentrant au logis, sa vue était si trouble,
Que sa femme lui parut double.
« Grands dieux! s'écria-t-il, par quel forfait affreux
Ai-je pu mériter un sort si déplorable?
Je n'avais qu'une femme, et j'étais malheureux.
Lancez sur moi la foudre redoutable
Plutôt que de m'en donner deux ! »

— Panard. —

JOB.

Job en son temps fut un bonhomme,
Et vous savez pourtant, en somme,

Qu'il eut, le pauvre malheureux !
Durant un temps long et fâcheux,
Sa femme et le diable à ses trousses.
C'était trop d'un; mais qui des deux
Donna de plus rudes secousses?
C'est de quoi l'on dispute fort;
Chacun diversement raisonne,
Et même on dit que la Sorbonne
Sur ce point-là n'est pas d'accord.

— Du Cerceau. —

LE BILLET DE CONFESSION.

La veille de son mariage,
Thomas au père Hilarion
Fut demander, selon l'usage,
Un billet de confession.
Le pénitent, gai comme un prince,
Bien confessé, billet en main,
S'en allait; un remords le pince,
Et vite il rebrousse chemin.
« Sans doute, c'est par oubliance,
Va-t-il dire au moine étonné,
Que vous ne m'avez pas donné
Le moindre mot de pénitence?

— Allez, répond le franciscain,
Allez, vous n'en avez que faire;
Ne m'avez-vous pas dit, mon frère,
Que vous vous mariiez demain? »

— PONS, de Verdun. —

LES PORTES DU PARADIS.

Certain tailleur, gagnant le paradis
(Un fait pareil est difficile à croire),
Déjà touchait à l'éternelle gloire,
Quand le gardien du céleste pourpris
Lui dit : « Holà! viens-tu du purgatoire?
— Non, monseigneur; mais je fus marié.
— Passe, il suffit; quiconque prit moitié
N'a pas besoin de flamme expiatoire. »
Il entre... Arrive, en robe du métier,
Un noble et lourd président à mortier.
Déjà son pied franchit le seuil céleste.
« Tout doux, tout doux, dit Pierre; malepeste!
On n'entre point sans parler au portier.
Monsieur a-t-il tâté du purgatoire?
—Non; mais cet homme, autant que je puis croire,
Au paradis vient d'entrer sans façon.

— Monsieur, dit Pierre, en voici la raison :
S'il évita l'épuratoire flamme,
C'est que là-bas cet homme eut une femme.
— Une? Oh! parbleu! moi, j'en épousai trois;
Par conséquent... — Halte-là! dit l'apôtre,
Époux trois fois, en voici bien d'une autre!
Allez, monsieur, allez, retirez-vous;
Le paradis n'est pas fait pour les fous. »

— MARESCHAL. —

UN SUPPLICE PLUS CRUEL QUE LA MORT.

Pour avoir épousé trois femmes,
Un polygame fut à la mort condamné.
L'arrêt de cet infortuné
Excitait la pitié des dames.
Toutes en murmuraient. Elles trouvaient affreux
Que, pour avoir aimé trois belles,
Pour avoir été chéri d'elles,
Il subît un trépas honteux.
« On le pendra! belle justice!
Dit Melfort; son sort est trop doux.
— Juste ciel! Extravaguez-vous?
S'écrièrent ensemble Araminte et Clarisse;
Pourrait-on au coupable infliger un supplice
Qui fût plus cruel que la mort?

— On le pouvait sans grand effort.
— Comment cela, monsieur? — En ordonnant, mesdames,
Que sous un même toit, leur repartit Melfort,
Il vivrait avec ses trois femmes! »

— GOBET. —

A UN MARI.

« Battre sa femme de la sorte,
Sous les pieds la laisser pour morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer!
Tu vas passer pour un infâme.
Compère, l'on sait bien qu'il faut battre une femme,
Mais il ne faut pas l'assommer. »

— DE CAILLY. —

LE JOUR ET LA NUIT.

Jeanne, toute la journée,
Dit que le joug d'hyménée
Est le plus âpre de tous;
Mais la pauvre créature,

Tout le long de la nuit, jure
Qu'il n'en est point de si doux.

— Corneille. —

MÊME SUJET.

Lorsque nous sommes seuls, la plus grande maison
Ne nous peut contenir, faute d'assez d'espace ;
Mais, sitôt que Philis revient à la raison,
Le lit le plus étroit a pour nous trop de place.

— Le même. —

LES FEMMES DE BIEN.

Malheureux les maris de ces femmes de bien,
Dont la mauvaise humeur fait un procès pour rien ;
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses ;
Qui, pour un petit tort qu'elles ne vous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas.

— Molière. —

LA MAUVAISE EMPLETTE.

« Te voilà l'époux de Jeannette,
Disait un jour au gros Lucas
Certain curé. Tu n'aurais pas
Sans moi su faire cette emplette;
Il faudrait me payer mes droits.
— Voyez, j'ai fait une sottise;
Vous pouvez, répond le sournois,
Reprendre votre marchandise. »

— *** —

UN CHERCHEUR INTRÉPIDE.

Certain galant du pays Ferrarois
Fut mis en chartre ès prison de Modène,
Pour avoir pris deux femmes à la fois.
Voilà-t-il pas qu'au bout de la semaine
Une autre encor vient réclamer ses droits,
Et puis une autre à la suite des trois,
Et puis une autre... et puis une douzaine.
Quel épouseur! Vous concevez sans peine
Qu'au loin bientôt le bruit s'en répandit.
Le podestat, informé du délit,

Mande le sire : au palais on l'amène;
Devant le juge il n'est pas interdit.
Sur tous les points en vain on le sermonne;
Chacun le tance, et le drôle s'étonne
Que pour si peu l'on fasse tant de bruit.
Le magistrat, que ce sang-froid aigrit :
« Réponds, dit-il, quand la cour te l'ordonne.
Douze de suite! Infâme suborneur!
Quand comptais-tu t'arrêter? — Monseigneur,
Quand j'en aurais enfin pris une bonne. »

— Marandon. —

L'ÉPOUX IN EXTREMIS.

Grégoire avait une méchante femme :
Plus d'un mari se trouve dans ce cas;
Il faut, en enrageant dans le fond de son âme,
Avoir le bon esprit de ne s'en plaindre pas,
Prendre son mal en patience;
Gens de bien souffrent en silence.
Quant à Grégoire, au moindre train
Que lui faisait sa ménagère,
Il s'enfuyait au cabaret voisin :
C'était son fort, et, la journée entière,
Dans le jus de la treille il noyait son chagrin.
Il abusa tant et tant du remède,

Qu'à la fin il s'en trouva mal.
Vous le savez, tout excès est fatal.
Il fallut appeler le frater à son aide.
Bref, il est condamné; las! il n'est plus d'espoir.
Le pasteur, à son tour, vient remplir son devoir.
« Recevez les secours que le ciel vous envoie;
L'enfer est sous vos pas, Satan guette sa proie.
Confessez-vous sincèrement, mon fils,
Si vous voulez aller en paradis. »
Grégoire alors, d'une voix moribonde,
Entr'ouvrant l'œil, lui répond : « Grand merci !
Vous prenez trop de soin ; de moi n'ayez souci.
Je ne crains point l'enfer dans l'autre monde,
Je l'ai trouvé dans celui-ci. »

— DEVILLE. —

UN MARI HEUREUX.

Deux hommes, près d'Iris, tous les jours à ses yeux
S'empressent d'étaler un procédé contraire :
L'un d'eux est complaisant, soumis, officieux,
Et, par cent petits soins, il parvient à lui plaire ;
L'autre, à la mine sombre et le regard sévère,
Prend des airs méprisants, des tons impérieux,
Et le chagrin choquant, qui le rend odieux,
De la belle outragée excite la colère.

Cependant la nuit vient, le dernier est vainqueur ;
Et, livrant le plus tendre au trouble de son cœur,
Iris près du brutal va coucher sans mystère.
Iris est-elle injuste? ou, pour être chéri,
Cet indigne mortel a-t-il un caractère?
Rien moins, hélas! rien moins : c'est qu'il est son mari.

— De Sénecé. —

AMANTS - ÉPOUX.

Chantons les amours de Jeanne,
Chantons les amours de Jean.
Rien n'est si charmant que Jeanne,
Rien n'est si charmant que Jean.

Jean ne fait rien que pour Jeanne,
Et Jeanne fait tout pour Jean;
Jean aime tout avec Jeanne,
Jeanne n'aime rien sans Jean.

On n'a qu'à chagriner Jeanne,
Si l'on veut voir pleurer Jean ;
Si l'on veut voir rire Jeanne,
On n'a qu'à divertir Jean.

Jean met la table avec Jeanne,
Jeanne s'y place avec Jean;
A tout ce que touche Jeanne,
Aussitôt veut goûter Jean.

De sa main l'aimable Jeanne
Remplit le verre de Jean;
Toujours la tasse de Jeanne
S'emplit de la main de Jean.

Quand vous voyez coucher Jeanne,
Aussitôt se couche Jean;
Jean ne dort pas près de Jeanne,
Jeanne veille auprès de Jean.

Vous voyez se lever Jeanne
Sitôt que se lève Jean;
Jean recherche toujours Jeanne,
Jeanne trouve toujours Jean.

Si toute maîtresse est Jeanne
Et si tout amant est Jean,
La femme est une autre Jeanne
Et l'époux un autre Jean.

Jean vient donc d'épouser Jeanne,
Jeanne est la femme de Jean;

Jean ne reconnaît plus Jeanne
Et Jeanne méconnaît Jean.

Tout ce qui revient à Jeanne
Est sûr de déplaire à Jean ;
Quand vous verrez rire Jeanne,
Vous entendrez gronder Jean.

Le mets qui ragoûte Jeanne
Soulève le cœur de Jean;
Le lit où va coucher Jeanne,
Ce n'est plus le lit de Jean.

Jean ne peut vivre avec Jeanne,
Jeanne se meurt avec Jean ;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne,
Jeanne au diable donne Jean.

Le jour qu'expirera Jeanne
Sera le beau jour de Jean;
On ne verra danser Jeanne
Que sur la fosse de Jean.

— La Motte. —

LA FEMME COMPATISSANTE.

« Je viens vous conter mon chagrin,
Dit Pierrette à son médecin ;
Mon mari devient asthmatique. »
Notre Esculape lui réplique :
« Rassurez-vous ; on voit cette espèce de gens
Souffrir beaucoup, mais vivre très-longtemps ;
Pour s'en débarrasser, il faut qu'on les assomme. »
Pierrette aussitôt s'écria :
« Monsieur, faites que mon pauvre homme
Souffre le moins qu'il se pourra. »

— Houllier de Saint-Rémy. —

L'ÉQUIVOQUE.

Un mari, sans ménagement
Pour sa chaste et fidèle épouse,
Donnait un libre épanchement
A son humeur noire et jalouse :
« Je ne puis souffrir votre Armand ;
C'est un fat, un sot ; oui, madame,
Le plus sot que vous connaissiez.

— Ah! mon ami, lui dit sa femme,
Mon ami, vous vous oubliez! »

— Ponsardin-Simon. —

CONSEIL.

Époux, vois ton épouse et la regarde en face,
De peur que la perdrix n'échappe avant la chasse.

— Anacréon. —

(Traduit par P.-P. Rabbe.)

LES DEUX JUMEAUX.

« Est-ce ici qu'habite Germance?
— Lequel, monsieur? car ils sont deux.
— Celui dont la fortune immense...
— Ils sont très-riches tous les deux.
— Je demande celui dont la haute stature...
— Ils ont près de six pieds tous deux.
— Celui qui toujours gronde et jure...
— Ils grondent et jurent tous deux.

— C'est celui dont la femme aussi fraîche que rose...
— Ils ont femme jeune tous deux.
— C'est le c..., pour terminer la chose.
— Eh ! monsieur, ils le sont tous deux.

— Gobet. —

L'ADDITION RÉCLAMÉE.

Ces jours passés, l'avocat Barbari,
Qui le beau sexe impudemment diffame,
Dans un grand cercle offrait preuve et pari,
En soutenant que l'esprit d'une femme
Ne lui servait qu'à tromper son mari.
« Monsieur, lui dit la sienne qui l'écoute,
Ajoutez donc au moins : « Sans qu'il s'en doute. »

— Neste. —

L'IGNORANT.

Laure me plut : fier de mon choix,
Je l'épousai dans mon délire,
Et voilà qu'au bout de six mois
Un gros marmot vient me sourire.

Ce terme me laisse indécis
Sur ce qu'il faut penser de Laure :
Ce qu'elle était, ce que je suis,
Je n'en sais rien encore.

— Rougemont. —

LA DOUBLE CRAINTE.

Malgré les soins des suppôts d'Esculape,
Dave gémit et sent des maux affreux ;
Sa femme en souffre : ils craignent tous les deux,
Lui qu'il n'en meure, elle qu'il n'en réchappe.

— Lebrun. —

LA VEILLE ET LE LENDEMAIN.

J'adorais la gentille Rose :
Rose allait se rendre à mes vœux ;
De sa main un père dispose,
Elle doit former d'autres nœuds :
Mais de cette Rose vermeille
Le futur maître n'est pas fin,

Et tout ira si bien la veille,
Qu'il n'aura rien qu'un lendemain.

— EUSÈBE SALVERTE. —

LE DANGER.

Mon cher ami, ta femme est bien pensive ;
Je crains pour toi quelque mauvais régal ;
Et la raison m'en paraît décisive :
Femme qui pense, à coup sûr, pense à mal.

— *** —

LA MAIN CHAUDE.

De tous les jeux que l'on invente
Pour occuper un moment de loisir,
Le plus simple toujours fait le plus de plaisir ;
Aussi la main chaude est charmante.
Jouant donc à ce jeu dans un cercle d'amis,
Où les propos gaillards, les rébus sont permis,
J'avais le dos courbé, la main sur le derrière
Et la tête cachée entre les deux genoux

De la plus aimable fermière,
Quand, par la grosse main de son benêt d'époux,
Je me sentis frappé d'une rude manière.
— Qui t'a touché? me dit le sot.
— Morbleu! c'est un c..., m'écriai-je en colère.
— Holà! reprit-il à ce mot,
Je ne suis plus du jeu : vous y voyez, compère!

— Fabien Pillet. —

LES DEUX SOEURS.

Lise, en expirant, souhaitait,
Si Cléon se remariait,
Qu'il ne trouvât qu'une mégère.
L'époux, riant de ses fureurs :
« Vous oubliez, dit-il, ma chère,
Qu'on n'épouse pas les deux sœurs. »

— *** —

L'ÉTRANGE COLÈRE.

« La faim prenait ta femme, elle a dîné sans toi;
Damon, je ne vois pas de quoi

Gronder, comme tu fais, et faire autant de gloses :
Dîner sans son époux, est-ce un si grand péché?
Ta femme a fait sans toi de plus étranges choses
Dont tu ne t'es jamais fâché. »

— *** —

LE TAUREAU.

Jean, dont la femme a tant d'amis,
Contait, sous l'ormeau du village,
Le grand danger où l'avait mis
Certain taureau du voisinage.
« Corne baissée, avec fracas,
Si je n'eusse doublé le pas,
Sur moi le drôle venait fondre...
— Hé! grand sot! lui dit Nicolas,
Ne pouvais-tu pas lui répondre? »

— *** —

LE MARIAGE.

On dénigre le mariage ;
Est-il pourtant un nœud plus doux?

Le jour où l'on entre en ménage,
Notre femme est un dieu pour nous !
Pendant la première huitaine,
On l'embrasse à tous les instants ;
Et puis, au bout d'une quinzaine,
On l'embrasse... de temps en temps.

— Brazier. —

XVI

SUR LES INFORTUNES CONJUGALES.

LE C...AGE.

Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que c...age?
Quel tort vous fait-il? quel dommage?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause?
Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on le sait, c'est peu de chose.

— La Fontaine. —

PAUL ET JEAN.

Jean et Paul, ayant fait ripaille,
Voulurent tenter le hasard,
Et tirer à la courte paille
Lequel des deux était cornard.
Jean tire et prend la plus petite ;
De quoi, paraissant tout fâché,
Jean se débat, peste, s'irrite,
Disant que Paul l'avait triché.
Sa femme, qui n'aime querelle,
Voyant son mari tout en feu :
« Ne disputez point, lui dit-elle,
Mon cœur, vous l'êtes de bon jeu. »

***

CE QUE JEAN NE POSSÈDE PAS TOUT SEUL.

Tu as tout seul, Jean-Jean, vignes et prés,
Tu as tout seul ton cœur et ta pécune,
Tu as tout seul deux logis diaprés,
Là où vivant ne prétend chose aucune ;
Tu as tout seul le fruit de ta fortune,
Tu as tout seul ton boire et tes repas,

Tu as tout seul toutes choses, fors une :
C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

— Marot. —

LE VRAI MOYEN.

Si n'être point c... vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

— Molière. —

UN MARI MENTEUR.

Un bonhomme, époux d'une Agnès,
Contraint d'aller aux champs, la pria d'être honnête :
« Si quelque autre que moi jouit de tels attraits,
Il me viendra, dit-il, des cornes à la tête.
— Des cornes ! que dites-vous là?
Revenez comme vous voilà,
J'aime bien mieux être fidèle. »
Il part ; à son retour, qu'elle trouva trop prompt,
Ne lui voyant rien sur le front :
« Que vous êtes menteur ! » dit-elle.

— Boursault. —

LA BONNE FEMME.

Le bonhomme Paquet à sa femme a permis
De ne faire l'amour qu'avec ses bons amis;
Mais sa femme, tant elle est bonne,
N'a pu jamais haïr personne.

— Colletet. —

L'USUFRUIT.

Pourquoi plaindre un mari que sa femme trahit?
Il est toujours propriétaire
D'un bien-fonds dont, pour l'ordinaire,
Les autres n'ont que l'usufruit.

— Simonnin. —

LES BEAUX ENFANTS.

« Ah! que voilà de beaux enfants!
Disait un grand seigneur au gros Colas, leur père;
Qu'ils sont frais, gaillards et puissants!
Nous autres, gens de cour, nous voyons, au contraire,

Les nôtres délicats, faibles et languissants,
Toujours malsains et toujours blêmes ;
Comment faites vous donc, vous autres paysans?
— Pargué, monsieur, je les faisons nous-mêmes. »

— *** —

LUCRÈCE.

On nous vante beaucoup Lucrèce,
Qui, sans doute, crut théâtral
De se poignarder par sagesse
Lorsque Tarquin l'eut mise à mal.
Sur son aventure funèbre,
La peste si l'on m'en revend !
Lucrèce eût été plus célèbre
En se tuant auparavant.

— De Pils. —

PARTANT QUITTE.

Alain disait : « Ma femme, écoute-moi.
Je t'avouerai qu'avant que d'être à toi,

Bien jeune encor, je fis une folie :
J'eus une fille; elle est, ma foi, jolie!
Prends-la chez nous, faute de nourrisson;
Je veux de toi qu'elle prenne leçon;
Tu l'aimeras, car elle te ressemble.
— Et, moi, j'ai fait, dit-elle, un beau garçon;
Il nous faudra les marier ensemble. »

— De la Condamine. —

LE BADINAGE.

« Toujours votre femme badine
Avec notre mari Lucas, »
Me dit l'autre jour ma voisine.
« Je les surpris hier, ils ne badinaient pas!... »

— *** —

LE MENTEUR.

Blaise, un jour, disait à sa femme :
« Tout franc, je ne suis pas content!
Lucas te lorgne à chaque instant,
Et contre moi, sans doute, il trame :

Il faut qu'à ce voisin maudit,
Quelque jour, à grands coups de gaule...
Réponds-moi : que voulait le drôle
Quand l'autre jour il te joignit?
Tu ne risques rien de m'instruire,
Car, de vous deux n'étant pas loin,
De ce qu'il osa faire et dire
Je fus à peu près le témoin...
D'abord, avec un air timide,
Il se plaignit de ta vertu.
— Blaise, tu mens, et je décide
Que tu ne l'as point entendu.
— N'importe! ensuite, il a voulu
Agir de façon moins niaise,
Et je crois l'avoir aperçu
A tes genoux, transporté d'aise,
Te prendre la main... qu'en dis-tu?
— La main! c'est mentir encore, Blaise,
Et je dis que tu n'as rien vu. »

— James de Saint-Léger. —

UTILITÉ DE LA POSTE.

« Mon Dieu! mon Dieu! je ne me sens pas d'aise,
Disait Annette à Dumont, son parrain ;

Maman doit accoucher demain.
— Accoucher?... — Oui, ne vous déplaise.
— Mais ceci demande examen,
S'écrie alors le vieux parrain, bon drille;
Votre père est absent depuis quatre ans, je crois.
— Oh! cela n'y fait rien, répond la jeune fille;
Il nous écrit deux fois par mois. »

— Brazier. —

ÉPIGRAMME.

« Mes deux enfants ne me ressemblent pas,
Disait Lisette à Lucas son compère.
— Je le crois bien, disait Lucas,
Chacun d'eux ressemble à son père. »

— De Pommereul. —

LE DOUBLE AVEU.

Un grand seigneur, frappé de mort subite,
Droit aux enfers fut conduit au plus vite.
Du Styx à peine eut-il touché le bord,
Que son cocher s'offre à ses yeux d'abord.

« Vous, monseigneur, dans ce lieu de souffrance !
Puis-je savoir quel crime, quelle offense... ?
— Mon cher Vincent, j'ai tout sacrifié,
Pour enrichir le fils que ma moitié,
Cette adorable et vertueuse femme,
M'avait donné, seul gage de sa flamme.
Mais toi, Vincent, quel est donc le sujet
De ton malheur, toi, sage domestique?...
— Ah ! monseigneur, ce maudit fils unique,
Hélas ! je suis ici pour l'avoir fait. »

— L.-S. Fréron fils. —

BON MOT DE SANTEUIL.

Bien repentant d'avoir pris femme,
Un époux accusait sa dame
D'avoir forfait au lien conjugal.
— Calmez le chagrin idéal,
Lui dit Santeuil, où votre âme se livre :
De ce mal qui vous fait souffrir,
On a vu peu de gens mourir,
Et l'on en voit beaucoup en vivre.

— François Mayeur. —

LE DIEU RÉVÉRÉ DANS PARIS.

Jadis Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant fait père de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : « Du moins, celle-ci vient de nous. »
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon
Dont il fût sûr et dont seul il fût père ;
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornements de Cythère,
Qui, quoiqu'enfants, enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison.
Soins et soucis son esprit tenaillèrent,
Soupçons jaloux son cerveau martelèrent.
A sa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha,
Par le cerveau : de quoi ? Du C...age !
C'est là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu malfaisant, le fléau des maris.
Dès qu'il fut né, sur le chef de son père
Il essaya sa naissante colère :

Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle.
Vous l'auriez vu, l'obsédant en tous lieux,
Et de son bien s'emparant à ses yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt, porter la flamme et le ravage,
Et, des brandons allumés dans ses mains,
Aux yeux de tous éclairer ses larcins ;
Tantôt, rampant dans l'ombre et le silence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matin introduit,
Faire son coup sans scandale et sans bruit.
La Jalousie, au teint pâle et livide,
Et la Malice, à l'œil faux et perfide,
Guident ses pas où l'Amour les conduit ;
Nonchalamment la Volupté le suit
Pour mettre à bout les maris et les belles.
De traits divers ses carquois sont remplis :
Flèches y sont pour le cœur des cruelles ;
Cornes y sont pour le front des maris.
Or, ce dieu-là, malfaisant ou propice,
Mérite bien qu'on chante son office ;
Et, par besoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouse ou qu'on n'épouse pas,

Soit que l'on fasse ou l'on craigne le cas,
De sa faveur on a toujours affaire.
O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse,
N'avait encore asservi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le dieu des amours.
Mais à présent, père de la tristesse,
L'Hymen, hélas! vous a mis sous sa loi :
A C...age il faut que je m'adresse;
C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi.

— Voltaire. —

LE SOUHAIT ACCOMPLI.

Lubin, dès le printemps, partit pour un voyage;
Sa femme était enceinte : il lui fit en partant
Les adieux les plus doux, les compliments d'usage,
Que se font deux époux qui s'aiment tendrement :
« Que le ciel de tes jours éloigne toute atteinte,
Et te rende à mes vœux telle que je te vois ! »
Le ciel qui l'entendit fut docile à sa voix:
Le bon Lubin revint au bout de douze mois,
Et retrouva sa femme enceinte.

— *** —

L'IGNORANCE.

« Je n'ai compté dans tout notre quartier,
Disait Nicaise à sa femme Isabelle,
Qu'un seul mari dont l'honneur fût entier.
— Quel est-il donc? lui repartit la belle;
Jusques à moi son nom n'est pas venu.
— Tu le connais cependant. — Moi! dit-elle;
J'ai beau chercher, il ne m'est pas connu. »

— François de Neufchateau. —

ON NE PEUT GARDER UNE FEMME.

. . . . . Bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer, selon ses vœux, la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
Tout cela se ferait beaucoup plus aisément
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

— La Fontaine. —

SANS VOUS COMPTER.

« Dans notre voisinage, où l'on voit tant d'abus,
Disait Lucas à son compère,
Sans vous compter, combien comptez-vous de c...?
— Comment! sans me compter? reprit l'autre en colère.
— Ne vous mettez point en courroux,
Dit Lucas; je n'ai point prétendu vous déplaire.
Eh bien, en vous comptant, combien en comptez-vous? »
— Lebrun. —

AVIS AUX MARIS.

. . . .
Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Nos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.

Volontiers où soupçon séjourne,
C...age séjourne aussi.

— La Fontaine. —

CONSEIL AUX MARIS.

. . . .
C'est bien aux maris à gronder,
Si quelquefois de tendres flammes
S'allument dans nos jeunes cœurs,
Que ne sont-ils les galants de leurs femmes !
On n'en chercherait point ailleurs.

— Corneille. —

LE CONTRAT DE RENTE.

Jean, quatre mois après sa noce,
Se trouva père ; il s'en fâcha.
Au beau-père il le reprocha,
Lequel lui dit : « D'un fruit précoce,
Ma femme ainsi me régala ;
J'eusse fait du bruit plus que trente :

Par un contrat de mille écus de rente,
Mon beau-père me consola.
Ce même contrat, le voilà ;
Il doit rester dans la famille :
A votre gendre il conviendra,
Si vous mariez votre fille. »

— GRÉCOURT. —

UNE VRAIE MOITIÉ.

Quand Jean, si rempli d'amitié,
Nomme sa femme sa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grâce;
Car si, dès qu'il est endormi,
Un autre succède en sa place,
Elle n'est à lui qu'à demi.

— MALLEVILLE. —

L'ORAISON MARITALE.

Un bon époux, après sa patenôtre,
Tous les matins faisait cette oraison :

« Notre moitié n'est pas pire qu'une autre,
Grand saint Joseph, et, par cette raison,
Si je suis... Ah ! donnez-moi confiance,
Pour que ce soit du moins sans le savoir;
Si je le sais, que ce soit sans le voir;
Si je le vois, donnez-moi patience. »

— Pons, de Verdun. —

LA FEMME TROP BONNE.

Son beau-frère est son favori,
Partout il la suit à la trace;
Chloris aime tant son mari,
Qu'elle en aime toute la race.

— Gombaud. —

LA PITIÉ DE BLAISE.

Blaise est de si bonne amitié,
Qu'un jour, voyant sa femme en couche,
Le pauvre homme en eut tant pitié,
Qu'il devint plus froid qu'une souche.

Elle, au plus fort de ses douleurs,
Le voyant ainsi fondre en pleurs,
Pour l'apaiser (étrange chose) :
« Ce ne sera, dit-elle, rien ;
Taisez-vous, Blaise, je sais bien
Que vous n'en êtes pas la cause. »

— De Villedieu. —

AVIS AUX MARIS.

Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque, dans son hymen, son goût est combattu ;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne ;
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.

— Molière. —

TROP TÔT OU TROP TARD.

Jean s'est lié par conjugal serment
A son Alix si longtemps recherchée,

Mais, quatre mois après le sacrement,
D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.
Jean se lamente, Alix est bien fâchée;
Mais le public varie à leur égard :
L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée;
L'autre, que Jean s'est marié trop tard.

— J.-B. Rousseau. —

LA CORNE DE NICOLAS.

On se raille de Nicolas,
Dont la femme, avec ses appas.
Oblige plus d'une personne;
Mais il ne se déferre pas,
Car il a la corne fort bonne.

— Dalibray. —

UNE SOURCE INÉPUISABLE.

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès,
Ont été de tout temps le sujet de la Fable.
Ce fertile sujet ne tarira jamais;
C'est une source inépuisable.

A de pareils malheurs tous hommes sont sujets :
Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire ;
Tel rit d'une ruse d'amour,
Qui doit devenir, à son tour,
Le risible sujet d'une semblable histoire.
D'un tel revers se laisser accabler,
Est, à mon gré, sottise toute pure.

— La Fontaine. —

XVII

SUR LES MARIS QUI ONT PERDU LEUR FEMME.

SUR ORPHÉE ET EURIDICE.

Que l'amour de la femme est bientôt effacée!
Le souffle de la mort en éteint le flambeau;
Mais l'homme aime toujours au delà du tombeau :
Ce qui meurt à ses yeux renaît dans sa pensée.
Ainsi, pour se rejoindre à son objet chéri,
Et rallumer l'ardeur de sa première flamme,
Jusqu'aux enfers Orphée alla querir sa femme :
Mais, bon Dieu! quelle femme en tira son mari?

— COLLETET. —

LE MARI CONSOLÉ.

Sous ce froid monument
Ma chère femme est close ;
Je n'en suis pas la cause,
Mais... j'en suis bien content.

L'AFFLICTION LÉGITIME.

« Qu'as-tu donc, mon pauvre Guillot?
Lui disait un jour sa maîtresse
Arrivant de Paris. Sans cesse
Tu soupires et ne dit mot!...
Réponds-moi donc. — Hélas! madame,
Je suis ruiné sans retour :
Depuis un mois, en même jour,
J'ai perdu ma vache et ma femme!
— Je te plains fort... mais tes amis
(Car je t'en connais par douzaine),
Compatissants à tes ennuis,
Sans doute, soulagent ta peine?

— Oui-da, madame... leur pitié
Me montre, en effet, quelque attache :
Tous m'offrent une autre moitié...
Mais nul ne m'offre une autre vache !

— De la Place. —

LA DERNIÈRE DES FEMMES BONNES.

Ci-gît (et chacun s'en étonne)
Une femme qui fut fort bonne :
On fit, pour la sauver, cent efforts superflus.
Son époux a raison d'en être inconsolable ;
Cette perte est irréparable :
A présent, on n'en trouve plus.

— Boursault. —

LA BONNE PENSÉE.

Quand on pense à la mort, on est sûr de bien faire,
Disait toujours madame Claire.
Hier, en y pensant, elle est morte en effet :
Son mari dit qu'elle a bien fait.

— Pons. de Verdun. —

UNE BONNE EXCUSE.

Fleur des maris, des braves gens,
John, l'Anglais John, moyennant bon salaire,
Pleurait d'agréable manière,
S'il en était requis, aux bons enterrements.
En toute hâte, on vient lui dire :
« Milord Pouff à l'instant expire ;
En lugubres habits, demain, dispose-toi
A bien te lamenter à son riche convoi ;
On te donnera de quoi frire. »
John répond : « Grand merci ; qui, moi ! pleurer demain ?
Impossible, ma femme est morte ce matin. »

— A. Martin. —

UN CHAGRIN PRÉVU.

Certain Gascon, non moins tendre que sage,
Heureux (ainsi qu'on l'est au sein du mariage),
Entre deux draps dormait profondément.
On crie, on l'éveille, il apprend
Que de la mort la faux impitoyable
A terminé les jours d'une épouse adorable.

« Ah! quel chagrin m'attend à mon réveil! »
Dit-il en retombant dans les bras du sommeil.

PAS DE PLAISIR SANS MÉLANGE.

« Que je suis malheureux, ami! disait Grégoire :
Ma femme vient de passer l'onde noire,
Et dans le même instant, au fond de mon caveau,
J'entends éclater un cerceau,
Et je perds toute ma vendange...
Je n'ai jamais goûté de plaisir sans mélange. »

LA CRAINTE.

Deux fermiers parlaient de l'espoir
Que, pour la récolte prochaine,
Un vent chaud faisait concevoir.
« Si ce temps dure une semaine,
Dit l'un d'eux, voisin, sur ma foi,
Bientôt tout sortira de terre.
— Ah! que dites-vous là, compère?

Bon Dieu ! songez donc que j'ai, moi,
Trois femmes dans le cimetière.

— Dumas. —

ÉPITAPHE.

Ci-gît ma femme : oh ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien !

— *** —

DE PROFUNDIS.

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh ! gai, gai, gai, *de profundis !*
Qu'elle aille en paradis.

A cette âme si chère
Le paradis convient ;
Car, suivant ma grand'mère,
De l'enfer on revient.

Dieu! faut-il lui survivre?
Me faut-il la pleurer?
Non, non, je veux la suivre...
Pour la voir enterrer.

— BÉRANGER. —

ÉPITAPHE D'UNE FEMME FIDÈLE.

Ci-gît la plus aimable femme,
Qui fut fidèle à son serment;
Car, le jour de son mariage,
Elle mourut subitement.

— CHANSON POPULAIRE. —

LE FIGUIER DE JEAN.

Le pauvre Jean, ayant l'âme éperdue
De voir le sort cruel et le fâcheux destin
De sa Perrette, qu'un matin
Au figuier de sa cour il rencontra pendue,
Disait à son voisin qu'il couperait au pied
Et qu'il mettrait au feu cet arbre où sa moitié,

Par grand malheur, avait perdu la vie.
Mais le voisin, espérant qu'à son tour
A sa femme il prendrait envie
De se pendre aussi quelque jour,
Dit : « Le brûler? Non pas! faites-moi l'amitié
De me le vendre, il peut servir à ma moitié. »

— MONTPLAISIR. —

XVIII

SUR LES FEMMES QUI ONT PERDU LEUR MARI.

L'HEUREUSE SURPRISE.

Une dévote à Saint-Landri
Faisait, dit-on, une neuvaine
Pour la santé d'un sien mari,
Attaqué de fièvre quartaine ;
Il mourut... Lors la femme dit :
« Du saint que la faveur est grande !
C'est justement qu'on le bénit,
Il fait plus qu'on ne lui demande. »

— CORNETTE. —

JEAN L'AVARE.

Jean, qui dans ce tombeau repose entre les morts,
Prenant de toutes mains, amassa des trésors,
Plus qu'il n'en espérait de sa bonne fortune ;
Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien ;
Et n'était qu'il avait une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

— MAYNARD. —

MARI ET FEMME.

Ci-gît, de monsieur Lablouse,
La très-regrettable épouse,
Qui, pour avoir trop peu vécu,
Ne le fit qu'une fois c... !

— *** —

LES TROIS MARIS.

Claire, à la fleur de son âge,
Veuve de Saint-Cyprien,

Au bout d'un an de veuvage,
Pour mari prit Saint-Julien.
Il mourut; et, la commère
Voulant épouser Saint-Prix :
« Ventrebleu! dit le notaire,
Cette femme veut donc faire
C... tout le paradis ! »

— Villemain d'Abancourt. —

POUVOIR DU TEMPS.

La perte d'un époux ne va pas sans douleur :
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console ;
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

— La Fontaine. —

UN HEUREUX ÉTAT.

... L'état d'une veuve est une douce chose ;
On a plusieurs amants sans que personne en glose ;
Et l'on fait justement, du soir jusqu'au matin,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin.

Sans acheter d'aucun, à chaque pièce on tâte ;
On laisse celui-ci, de peur qu'il ne se gâte ;
On ne veut pas de l'un, parce qu'il est trop vert ;
Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert.
Ainsi, sans rien choisir, on fait de tout épreuve :
Et voilà justement ce que fait une veuve.

— Regnard. —

LE TÊTU.

Maître Colas, villageois bas breton
(Aussi têtu qu'un Breton puisse l'être),
Par fantaisie, ou poussé du démon,
S'était un jour jeté par la fenêtre.
On accourut au lieu de l'accident ;
Tous les voisins, sa femme, un commissaire,
Voyant le gars privé de mouvement,
Se regardaient et ne savaient qu'en faire.
« Bon ! dit l'un d'eux, ce m'est avis qu'il dort.
— Bah ! reprit l'autre, il n'est plus de ce monde ;
Çà, crions tous : Voisin ! êtes-vous mort ?
Si faudra-t-il qu'à la fin il réponde. »
On s'évertue... Hélas ! plus de Colas !
« Oh ! le têtu, le chien de caractère !

Il est bien mort, dit sa femme en colère,
Mais vous verrez qu'il n'en conviendra pas. »

* * *

LA PERTE IRRÉPARABLE.

Qui fut jamais plus désolée
De voir son époux en cercueil?
Catin surpasse, dans son deuil,
Celle qui fit le Mausolée;
Non qu'elle aimât son malotru :
Mais c'est que, tant qu'il a vécu,
Il couvrit la flamme secrète
Qu'elle avait pour maints favoris.
A bon droit elle le regrette :
Elle perd en lui vingt maris.

* * *

LA DOULEUR DES VEUVES.

Les chroniques les plus amples
Des veuves des premiers temps

Nous fournissent peu d'exemples
D'Artémises de vingt ans.
Plus leur douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
A leur amoureux essor.
Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

— J.-B. Rousseau. —

LA VEUVE PRESSÉE.

La veuve d'un paralytique,
Deux mois après qu'il eut fermé les yeux,
Malgré les mœurs et malgré la critique,
D'un autre hymen voulait former les nœuds.
Le magistrat, d'une telle demande
Scandalisé, lui dit : « Les lois
Veulent au moins que l'on attende
Pour convoler un délai de dix mois :
Ainsi, calmez trop prompte fantaisie. »
La veuve alors, se voyant débouter,
Dit en pleurant : « On pourrait bien compter
Les huit mois de paralysie. »

— A. F. —

UNE FEMME EXCEPTIONNELLE.

Passant, arrête ici tes pas :
Autre part tu ne liras pas
Une histoire si merveilleuse
Que celle qu'à tes yeux ce marbre vient offrir :
Ci-gît, de son époux, une femme amoureuse,
Que son chaste amour fit mourir.
Aux dames elle a fait une leçon commune
De mourir en femme de bien ;
Comme elle n'a suivi l'exemple de pas une,
Pas une ne suivra le sien.

— *** —

QUE DIRAIT LE MONDE ?

Alix versait des pleurs en abondance :
Son cher époux était mort le matin.
On l'exhortait à prendre patience,
A se calmer. Hélas! c'était en vain.
« Consolez-vous; vos pleurs, ma toute belle,
Le pourraient-ils racheter au trépas?

— Las! que dirait le public, reprit-elle,
Veuve aujourd'hui, si je ne pleurais pas? »

— *** —

LES MOINEAUX.

A peine veuve, Éliante songea
A renouer les nœuds du mariage.
« Quoi! lui dit-on, quoi! madame, déjà?
Se peut-il bien? Vous, lasse du veuvage! »
Puis on lui cite, à ce propos,
L'exemple de la tourterelle.
« Si vous voulez que je cherche un modèle
Parmi l'espèce des oiseaux,
Ne vaudrait-il pas mieux, dit-elle,
Me laisser choisir les moineaux? »

— *** —

FILLE OU VEUVE.

Madame Hortense, étant au bal,
Tomba l'autre jour en faiblesse.

Le grave Artoux dit que son mal
Était un signe de grossesse.
Quelqu'un reprit : « Y pensez-vous!
Depuis deux ans est mort l'époux
De cette veuve si gentille.
— Excusez, dit monsieur Artoux,
Je croyais madame encore fille. »

— *** —

LA FIDÉLITÉ POSTHUME.

Votre époux, vous laissant mère et veuve à vingt ans,
Ne vous a pas, je crois, laissé beaucoup d'enfants.
— Rien que neuf; mais, le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après, j'accouchai d'un posthume
— Deux ans après! Voyez quelle fidélité!
On ne le croira pas dans la postérité.

— *Le légataire universel.* —

CONSOLE-TOI, MA FEMME.

Après trois jours d'une lente agonie,
Gisait mourant le bonhomme Thomas,

Et sa femme (en tout temps le tourment de sa vie)
Semblait se désoler de ce prochain trépas.
Elle criait, pleurait; enfin, à ses éclats,
On eût cru qu'à son tour elle allait rendre l'âme;
Tout autre que l'époux aurait pu s'y tromper,
Mais lui qui, dès longtemps, connaît la bonne dame :
« Va, lui dit-il, console-toi, ma femme,
Console-toi, je n'en puis échapper. »

— *** —

FIN.

TABLE.

I

LES FILLES D'ÈVE.

II

SUR LA COQUETTERIE.

III

SUR LA BEAUTÉ.

IV

SUR LES FEMMES FARDÉES.

V

SUR LES FEMMES DISCRÈTES.

VI

SUR LES VIEILLES FEMMES.

VII

SUR LES FEMMES GALANTES.

VIII

SUR LA PRUDERIE ET LA FAUSSE DÉVOTION.

IX

SUR L'INFLUENCE DE L'ARGENT.

X

SUR LA CONSTANCE ET L'INCONSTANCE.

XI

SUR L'AMOUR ET LES AMANTS.

XII

SUR LE CHOIX D'UNE FEMME.

XIII

SUR LE MARIAGE.

XIV

SUR L'AMOUR EN MARIAGE.

XV

SUR LES MARIS ET LES FEMMES.

XVI

SUR LES INFORTUNES CONJUGALES.

XVII

SUR LES MARIS QUI ONT PERDU LEUR FEMME.

XVIII

SUR LES FEMMES QUI ONT PERDU LEUR MARI.

FIN DE LA TABLE.



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [898]